

LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

SOMMAIRE

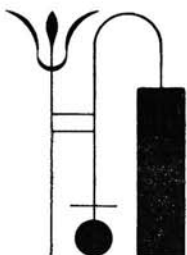
	Pages.
F. BENOIT. Les Droits de l'Homme.	3
K. SIMONOV. Le pont sous l'eau.	17
R. DEMANGEL Les fouilles françaises en Grèce pendant l'occupation.	25
FRANÇOIS TOLZA . . . Adoracion (<i>à suivre</i>)	30
JOHN WALLER. Alun Lewis, poète de cette guerre	60
GASTON WIET. La chute d'el-Arich (décembre 1799) (<i>à suivre</i>).	67



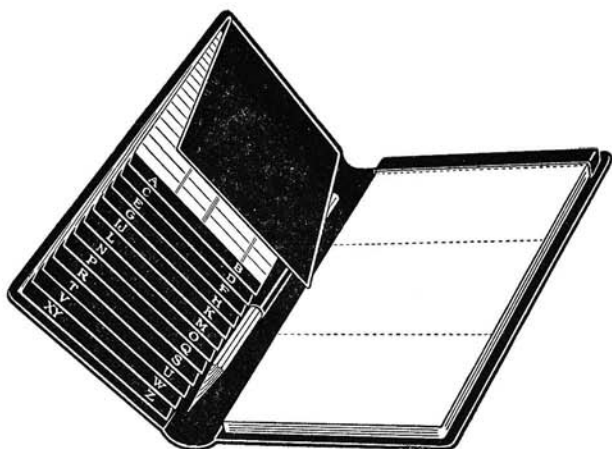
ÉGYPTE : 10 PIASTRES



LE SCRIBE



EGYPTIEN



INDEX TÉLÉPHONIQUE
EXÉCUTÉ PAR LES ATELIERS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

ÉTABLISSEMENTS DU « SCRIBE ÉGYPTIEN »

Rue Galal — Tél. 47815-45034



VALAVANIS

CAIRO

un titre de

Noblesse

la cigarette
de luxe

GIANACLIS



FOURNISSEURS
DE S.M. LE ROI
FAROUK Ier.

LA REVUE DU CAIRE

REVUE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

TOME XIV

LE CAIRE

1945

LA REVUE DU CAIRE

LES DROITS DE L'HOMME.

La déclaration des droits de l'homme et du citoyen, promulguée par l'Assemblée nationale constituante le 27 août 1789, domine la conscience politique des nations modernes. Elle devait être, dans la pensée de ses auteurs, la révélation définitive des principes dont l'application rigoureuse assurerait infailliblement le bonheur des peuples. Les estampes de l'époque trahissent ingénument leurs plus secrètes intentions. Les dix-sept articles y sont disposés sur deux panneaux qui reproduisent la figure biblique des tables de la Loi. Il s'agissait bien, en effet, d'un texte *sacré* présenté comme l'évangile des temps nouveaux, ainsi que le préambule le laissait clairement entendre : « Les représentants du Peuple français considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs publics, ont résolu d'exposer dans une déclaration solennelle les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme, afin que cette déclaration constamment présente à tous les membres du corps social, leur rappelle sans cesse leurs droits et leurs devoirs : afin que les actes du pouvoir législatif et ceux du pouvoir exécutif, pouvant être à chaque instant comparés avec le but de chaque institution politique, en soient plus respectés ; afin que les réclamations des citoyens fondées désormais sur des principes simples et incontestables tournent toujours au maintien de la constitution et au bonheur de tous. »

On n'éprouvait aucun doute ni sur l'évidence de tels principes ni sur la spontanéité avec laquelle chacun ne manquerait point d'y adhérer. Que cette foi fût justifiée ou non, elle était animée d'un souffle de jeunesse que nous ne nous lasserons point d'admirer. La critique que nous nous proposons d'entreprendre ne se départira jamais du respect que mérite un tel document et ne poursuivra d'autre but que de mieux établir le fondement des droits qu'il promulgue.

Mais avant d'énoncer un jugement, il nous faut prendre contact avec le texte.

ARTICLE PREMIER. — Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune.

ARTICLE 2. — Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

ARTICLE 3. — Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément.

ARTICLE 4. — La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres membres de la société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la loi.

ARTICLE 5. — La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.

ARTICLE 6. — La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont le droit de concourir personnellement, ou par leurs représentants, à sa formation. Elle doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens, étant égaux à ses yeux, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leur vertu et de leurs talents.

ARTICLE 7. — Nul homme ne peut être accusé, arrêté ni détenu, que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites. Ceux qui sollicitent, expédient, exécutent ou font exécuter des ordres arbitraires, doivent être punis ; mais tout citoyen appelé ou saisi en vertu de la loi doit obéir à l'instant : il se rend coupable par la résistance.

ARTICLE 8. — La loi ne doit établir que des peines strictement et évidemment nécessaires, et nul ne peut être puni qu'en vertu d'une loi établie et promulguée antérieurement au délit et légalement appliquée.

ARTICLE 9. — Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

ARTICLE 10. — Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.

ARTICLE 11. — La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme, tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi.

ARTICLE 12. — La garantie des droits de l'homme et du citoyen nécessite une force publique ; cette force est donc instituée pour l'avantage de tous, et non pour l'utilité particulière de ceux auxquels elle est confiée.

ARTICLE 13. — Pour l'entretien de la force publique et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable ; elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés.

ARTICLE 14. — Tous les citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée.

ARTICLE 15. — La société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration.

ARTICLE 16. — Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminés, n'a pas de constitution.

ARTICLE 17 — La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul n'en peut être privé, si ce n'est quand la nécessité publique, légalement constatée, l'exige évidemment, et sous la condition d'une juste et préalable indemnité.

Tels sont les principes simples et incontestables dont toute constitution digne de ce nom doit assurer l'application. La clarté et la rigueur des formules ne suffisent pourtant pas à masquer une certaine imprécision dans la pensée. Les concepts majeurs, affirmés, dans l'absolu, avec une solennité religieuse qui leur confère un souverain prestige, perdent beaucoup de leur valeur en se concrétisant. La liberté semble être le foyer auquel chaque énoncé emprunte sa lumière et sa justification. Les articles 4 et 5 nous montrent combien incertaine est cette primauté : « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. » Mais comment savoir ce qui nuit à autrui ? La loi en décidera. Mais « la loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société ». La loi, d'ailleurs, à quelle source puise-t-elle sa sagesse et sa légitimité ? « La loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens ont le droit de concourir à sa formation. » En d'autres termes, la décision de la majorité est la suprême mesure de la liberté — y compris la liberté d'expression, soumise à son contrôle dans l'article même qui l'exalte (art. 11) — et, sur le plan légal, tout au moins, le critère exclusif du bien et du mal, puisque « tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché et (que) nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas », tandis que se rend « coupable » quiconque lui résiste. Il est vrai que le terme de majorité n'est pas prononcé. La volonté générale apparaît comme quelque chose de plus mystérieux, qui se confond aussi plus aisément avec la nation, en laquelle réside essentiellement le principe de toute souveraineté. Reste une dernière identification qui semble aller de soi : *la nation c'est le peuple* et la mystique de la révolution aura atteint son dernier achèvement.

Il s'agit bien, en effet, d'une mystique, car le peuple, dans cette acception nouvelle qui est la grande idée-force de toute l'évolution démocratique, est conçu comme une réalité transcendante. Il est le dépositaire de toute justice et de toute sagesse, la source de tout héroïsme et de toute grandeur, il a le génie du progrès et de la liberté. Il est, enfin, l'origine exclusive et, au fond, le seul sujet du droit. Comme il n'est, d'ailleurs, que trop réel que la plupart des hommes vivent dans une condition précaire, en face d'une minorité surabondamment pourvue, comme l'argent érige le plus formidable privilège, en annulant le principe d'égalité qui est l'âme de la *déclaration*, la majorité se concentre naturellement dans le *prolétariat*, constitué par ceux qui n'ont d'autres richesses que leurs bras et qui ne peuvent vendre que leur sueur. Le peuple, avec tous ses attributs mystiques, c'est donc, en définitive, le prolétariat. Lui seul a des droits et il a tous les droits, comme Marx et Engels l'affirmeront, en 1848, dans le manifeste du parti communiste. Ceux qui font cause commune avec lui entrent dans le giron sacré, hors duquel il n'y a pas de salut. Les autres sont hors la loi, comme ils sont hors l'humanité dont ils n'ont pas su reconnaître la dignité chez les opprimés en passe de devenir leurs maîtres. La révolution est en marche ; les puissances d'argent pourront bien en retarder l'avènement, elles ne parviendront pas à briser un dynamisme qui a tout l'élan d'une *foi*. Les obstacles qu'elle trouvera sur son chemin ne feront qu'exaspérer cette conscience du *droit* identifiée avec une conscience de *classe*, que ses directeurs ne peuvent influencer qu'en obéissant eux-mêmes à ses plus secrètes impulsions. Le combat ne cessera que faute de combattants, quand l'oppressé aura été exterminé, quand il ne subsistera plus qu'une seule classe et que, du prolétariat triomphant, naîtra la véritable humanité, où les droits de l'homme règneront sans conteste, en vertu d'un consentement spontané et unanime.

Comment la *déclaration* a-t-elle subi cette interprétation partisane, comment une classe a-t-elle pu, en toute bonne foi, s'en attribuer exclusivement le privilège ? c'est ce qu'un examen critique des notions de base pourra seul nous faire comprendre. En nous y livrant, nous ne prétendons nullement arrêter la marche de la révolution. Nous voudrions plutôt, si cette ambition ne devait paraître trop naïve, la remettre dans sa voie, la ramener à ses origines, pour lui permettre un nouveau départ, car nous sommes intimement convaincu que la véritable révolution, la révolution *humaine* n'est encore nulle part accomplie : celle qui est notre premier devoir comme elle renferme notre unique espérance.

La notion fondamentale qu'il importe avant tout de préciser est évidemment celle de *droit*. L'étymologie nous fournit ici de précieuses suggestions. Le mot latin *directum*, dont nous avons fait *droit*, dérive lui-même de *rego* : diriger, conduire, commander. Le droit c'est donc, dans toute la force du terme, la possibilité et l'obligation de *se* diriger, de *se* conduire, de *se* gouverner soi-même, de tirer de soi sa propre direction ou, encore, car toutes ces idées sont connexes, de marcher droit par sa propre initiative, de réaliser par son propre mouvement la droiture où l'homme affirme sa dignité (1). L'esclavage ou l'hébétude de l'ivresse nous répugnent également, parce que, dans l'un et l'autre cas, l'individu est réduit à l'état de chose. Nous éprouvons une révolte incoercible à le voir abaissé au rôle d'instrument ou d'épave. Nous voulons qu'il soit la source de son action, et qu'il en garde le contrôle, qu'il consente à ce que la société peut légitimement exiger de lui et que son travail lui permette d'exprimer sa personnalité. Au delà des déterminismes

(1) Et, par voie de conséquence, le droit implique également la faculté, pour chacun, de régir les biens qui sont l'apanage de sa personne, qui appartiennent à son domaine et qui font, en quelque sorte, corps avec elle.

auxquels son organisme est assujéti, nous percevons la puissance créatrice d'un choix où s'épanouira la gratuité d'un don. Nous pressentons la valeur qui demeure le secret de sa plus solitaire intimité et dont le rayonnement constituera son irremplaçable fécondité. Nous reculons d'horreur devant l'homme-machine qui ne compte pas plus que les bras de fer où son geste s'engrène en se confondant avec leur automatisme. Qu'il se serve de tout, nous y consentons, mais qu'il demeure le maître ; qu'il domine tout et d'abord soi-même, car sa loi première est de ne rien subir et de convertir ses servitudes même en liberté. Il faut nous rendre cette justice que nous estimons, plus que les avantages qui peuvent résulter de n'importe quelle entreprise, le désintéressement qui a pu l'inspirer et la soutenir. Aussi éclatante que soit l'utilité d'une invention, nous n'en savons gré à son auteur que dans la mesure de sa générosité. Un instinct infailible nous avertit que la grandeur de l'homme tient à ce qu'il *est* et non à ce qu'il *fait*. Ce qui importe c'est ce qui se passe en lui, l'œuvre intérieure qu'il élabore silencieusement et qui nous atteint nous-mêmes dans nos ultimes profondeurs. Nous ne refuserons pas, bien entendu, de nous servir des talents qui s'offrent au marché et qui peuvent concourir, à n'importe quel point de vue, à notre enrichissement individuel ou collectif. Mais ces bienfaits, pour appréciables qu'ils soient, ne dépassent pas le domaine de l'utile. Ce ne sont toujours que des moyens qui s'ordonnent à autre chose. Notre estime et notre amitié ne se livrent, sans réserve, qu'aux êtres dont la rencontre fait jaillir en nous une source inépuisable de lumière et de vie, dont le contact nous ouvre un espace infini qui nous délivre, à la fois, de leurs limites et des nôtres. La communion humaine est toujours à ce prix, elle suppose toujours une fusion diaphane dans un centre qui nous dépasse les uns et les autres, un échange intérieur où circule un bien qui absorbe toutes nos puissances d'aimer.

Il faut insister sur ce désintéressement pathétique dont la noblesse exorcise l'obsession de notre misère. Là est la clef du problème qui nous occupe. La grandeur humaine consiste tout entière dans le pouvoir de se donner, car ne peut se donner qu'un être qui dispose de soi, c'est-à-dire un être libre. Il est clair, d'ailleurs, que ce don, où le plus intime de nous-même est engagé, ne peut se répandre que dans une autre intimité capable de l'accueillir en coïncidant avec la nôtre. On ne donne pas sa tendresse à un mur. Mais on ne peut la donner, davantage, à qui voudrait s'en servir comme d'un instrument de domination. Elle veut être reçue comme elle est donnée, *gratuitement*, par un don qui consacre le sien. L'amour ne signifie rien, aussi bien, s'il ne constitue point un accroissement de liberté.

Il suffit de la moindre attention à la vie pour reconnaître que *l'humain* en nous ne se révèle que dans la gratuité de nos choix et de nos actes. Une expérience immédiate autant qu'irrécusable, en effet, nous apprend que notre intimité ne se conquiert et ne s'enrichit que par le dépouillement. L'art, le savoir, comme l'amitié, ne subsistent en nous que si nous renonçons à les posséder. Il faut être en état d'offrande pour assimiler les biens de l'esprit : être don pour recevoir le don qui nous est fait. Comme cela vaut les autres autant que de nous-même, nous voilà au rouet : à qui ira ce don, puisque nul ne peut se l'approprier sans s'en rendre indigne et le perdre ? Dans les dernières pages de *Pilote de guerre*, Saint-Exupéry s'efforce de galvaniser nos espérances et d'atteindre à une immuable sérénité, en fixant son regard et le nôtre sur l'Homme qui surgira de tant d'horreurs, en recueillant l'héritage de ce qui fut Dieu. Cette majuscule, sans cesse reproduite au cours de cette élévation toute frémissante d'un élan prophétique, nous inspire un profond malaise. L'Homme en qui s'effaceront tous nos antagonismes est-ce vous ou moi ? Ce n'est, sans aucun doute, ni vous ni moi, ni aucun être qui nous

ressemble : car il n'y a pas plus de raison de s'incliner devant le moi égoïste et limité d'autrui qu'il y en a de vénérer notre propre égoïsme. La valeur humaine que je dois respecter en autrui est *identiquement* la même que celle dont ma conscience a la charge. Elle nous dépasse tous les deux, elle est un autre en nous. Il faut donc conclure : cet Homme majuscule, cet Homme accompli, en faveur duquel il nous faut consentir à tous les dépouillements, sera parfait en vertu d'un altruisme absolu qui le livrera tout entier à un autre que soi, et alors notre élan ne pourra s'arrêter à lui, ou bien il sera lui-même la Valeur suprême qui justifie le don inconditionné de nous-même, le souverain Bien où notre âme atteint sa Fin dernière dans le repos de l'amour : alors il ne sera plus un homme et il est tout aussi simple de l'appeler Dieu.

Rien n'est plus simple, en vérité : nous donner à nous-même est un non-sens, nous donner à nos semblables est tout aussi impossible, puisqu'ils ne méritent pas plus que nous un don qu'ils ne reçoivent qu'à condition de le transmettre, sans qu'il aboutisse nulle part, s'il ne se perd, enfin dans un altruisme qui *soit* tel par essence, sans avoir à le devenir en empruntant à un autre une bonté acquise par le don qu'il lui fait. Répétons encore le mot de Custine à Chopin : « quand je vous écoute je me crois toujours seul avec vous, *et peut-être avec mieux que vous encore* ». Tout est là, nous l'avons déjà dit. L'homme ne se transcende pas dans le vide, mais dans la plénitude de l'Être qui s'atteste mystérieusement en la plénitude du Don. La valeur humaine n'attend pas d'être reconnue. Elle se constitue dans notre plus intime solitude. Mais cette solitude embrasse toute l'humanité et tout l'univers, dans la mesure où elle se livre au Bien en qui tout être a sa source et sa fin. Par cette identification, elle devient elle-même une valeur universelle, une source éternellement rayonnante de lumière et de joie. La communauté humaine ne peut se fonder que

sur cette solidarité intérieure, sur cet échange de solidités qui fusionnent dans le même Bien, intimement personnel à chacun, comme la Vie de sa vie, et commun à tous, pour n'être assimilable qu'au prix d'un don qui embrasse tout ce qui est.

Le préambule de la *déclaration* porte un accent religieux incontestable. Il s'agit d'exposer, « dans une déclaration solennelle, les droits naturels, inaliénables et sacrés de l'homme ». On entend le soustraire à toute tyrannie, en le remettant à son propre arbitrage. Qu'il agisse comme bon lui semble, pourvu qu'il ne trouble pas l'ordre social. Être libre pour lui, en effet, c'est faire ce qu'il veut. — Il aurait fallu dire, ou tout au moins penser, être libre, pour lui, c'est vouloir ce qu'il doit. — Mais, comme il est faillible, il peut vouloir mille extravagances, en regard desquelles l'épithète de sacré ne paraît pas particulièrement justifiée. La loi interviendra comme un frein pour prévenir ou punir les excès de la liberté. La liberté subira donc une régulation extérieure, dont la volonté générale déterminera les limites. Mais une liberté limitée du dehors est-ce encore une liberté? Chaque citoyen, sans doute, est législateur et la loi qui le lie, étant son œuvre, ne saurait, en principe, violer son autonomie. Mais ceci est purement abstrait : la majorité décide, ma voix se perd dans le nombre, et je puis être contraint à faire, au nom de la liberté, ce qui me répugne essentiellement. Les rédacteurs de la *déclaration* ont senti instinctivement la gravité de cette situation. Comme ils ignoraient les ressources de la majuscule, ils n'ont pu se détourner de l'individu concret, si apte à démentir les privilèges qu'ils réclamaient pour lui, qu'en transférant insensiblement ses droits à la collectivité. La catégorie du sacré s'applique, en effet, plus aisément à une masse indéterminée, dont la coagulation est fluide et dont les réactions échappent à un contrôle rigoureux, qu'à un particulier dont la conduite, attentivement observée, peut toujours s'écarter de l'idéal dont on a rêvé

pour lui. Pour masquer l'absence d'Infini que l'on ne sait où situer, on se réfugie, suivant un penchant congénital au panthéisme, dans le mystère obscur de l'indéfini.

Nous avons déjà souligné, ailleurs, l'énormité de ce glissement. Il aboutit nécessairement à cette conclusion, qui tend à devenir un dogme : Le premier, le véritable et l'unique fondement et sujet du droit est *la collectivité*. Or ceci n'implique rien moins que la négation et la destruction du droit, pour la raison évidente qu'une collectivité *comme telle* est absolument incapable d'accomplir les activités spécifiquement humaines où s'atteste la fécondité intérieure de la personne et en lesquelles se manifeste sa dignité. On peut bien éprouver plus intensément la beauté d'un spectacle en l'unanimité d'une commune admiration, mais par un renforcement de solitude, dans la mesure même où la communauté du recueillement ramène chacun à sa propre intimité, pour qu'il s'y livre silencieusement à l'objet qui le ravit et en lequel il communique à l'intimité d'autrui. Faute d'un tel retour à la vie intérieure, toute assemblée n'est plus qu'une foule, c'est-à-dire une masse d'instincts coagulés qui n'attend qu'un mot d'ordre extérieur pour entrer en déflagration.

Nous n'entendons pas contester, pour autant, les droits de la collectivité. Les personnes morales ou civiles, comme les États, les communes, les établissements publics, jouissent légitimement d'une existence juridique, mais en tant précisément qu'ils représentent et concourent à préserver les droits des personnes réelles ou physiques qui sont seules capables d'une véritable autonomie et d'une authentique liberté. Aussi bien, l'humanité que Kant nous prescrit de traiter comme une fin, ce n'est pas l'ensemble des hommes, leur groupement comme tel, mais *la qualité humaine* que chacun a le devoir de développer en soi, de respecter et de promouvoir en autrui. La collectivité, comme telle, ne crée rien dans l'ordre des

valeurs proprement humaines, à moins qu'il ne s'agisse d'une société spirituelle explicitement ordonnée à une communion intérieure. La richesse d'une collectivité tient à celle des personnalités, seules créatrices de valeurs, et, s'il faut parfois mourir pour une collectivité, c'est précisément pour sauvegarder ces valeurs personnelles dont elle est ou est censée être la garantie et la gardienne.

C'est là une vérité qu'il faudrait crier sur les toits, mais il y a malheureusement peu de chance qu'elle soit entendue. Nous restons tous prisonniers de l'équivoque qui plane sur la *déclaration*. Nous prétendons tous sauver l'homme, mais nous ne savons pas où le trouver, et nous finissons toujours par sacrifier l'individu à la collectivité, c'est-à-dire, en définitive, l'humain à l'inhumain. La faiblesse de la *déclaration*, c'est au fond, d'avoir manqué de foi en l'homme, en perdant de vue le mystère contenu dans la vie de son esprit et en méconnaissant, du même coup, la vraie nature de sa liberté, définie, tout extérieurement, comme le « pouvoir (de) faire tout ce qui ne nuit pas à autrui », selon la norme que la loi, ou la volonté générale, c'est-à-dire, en fin de compte, la majorité aura fixée. La liberté ainsi conçue n'a, évidemment, pas sa règle en soi, elle n'est donc plus, au sens propre, une autonomie. Celle-ci va passer à la collectivité. L'homme et ses droits *naturels, inviolables, et sacrés* ont disparu.

Pour nous, ces derniers mots gardent éternellement leur pleine signification. L'autonomie est consubstantielle à l'homme. Il ne pourrait y renoncer qu'en refusant d'être ce qu'il est, ou, tout au moins, de devenir ce qu'il doit être, c'est-à-dire un créateur de valeurs universelles. Réduit à l'état de chose, simple jouet des déterminismes et des hasards cosmiques ou instrument docile d'un despotisme, soit individuel, soit collectif, il ne saurait être question pour lui ni de droits, ni de dignité : à moins d'investir d'attributs divins les chromosomes dont le destin a pourvu la cellule primordiale d'où son être physique est issu. Ce qui ne pourrait être qu'une gageure.

Tout à l'opposé, sa grandeur est précisément de pouvoir transcender les limites de sa nature, en disposant de soi dans un don lucide et gratuit, dans un don accompli au plus intime de soi-même à l'égard d'une Présence dont l'altruisme infini ne cesse de solliciter le sien, jusqu'à ce que tout son être jaillisse en pur élan d'amour. C'est ainsi qu'il devient libre, libre de soi et de tout, et qu'il conquiert son humanité, en s'identifiant au Bien suprême qui est la Valeur en soi, pour être, à son tour, une source inépuisable de valeurs humaines ou plus qu'humaines, au profit de tout homme et de tout être. La liberté, ainsi entendue, a, évidemment, sa règle en soi qui n'est autre que l'exigence de dépouillement sans lequel l'amour ne peut être conçu. Elle constitue vraiment une autonomie sans défaut, puisqu'une telle exigence ne s'accomplit que par un don incompatible avec toute servitude. Elle répugne essentiellement à toute forme de despotisme : comme au mépris de l'esprit, comme à une intrusion sacrilège dans une intimité où l'amour seul a le privilège de pénétrer, parce qu'il y entre du dedans, sans en violer la clôture.

Tous les droits de l'homme, aussi bien, confluent dans le droit fondamental de garder vierge cette solitude où notre grandeur s'élabore en secret, dans le dialogue silencieux d'un altruisme transcendant. C'est pourquoi ils s'identifient avec nos devoirs, exprimant, précisément, ce que nous nous devons à nous-mêmes, ou plutôt à notre dignité, c'est-à-dire, en fin de compte, à l'Amour en Qui il faut nous perdre pour nous accomplir. Nous ne pouvons prétendre à rien d'autre qu'à pouvoir satisfaire, sans entrave, l'exigence de total dépouillement par où se réalise l'offrande sans réserve de nous-même. C'est ce qui nous autorise à revendiquer inflexiblement de la collectivité le respect de la solitude où notre personnalité se construit et qui est, par là même, le véritable creuset du bien commun. La collectivité n'a d'autres droits que de concourir à cette solitude, en en garantissant la liberté,

et ses institutions doivent se juger au respect qu'elles témoignent à l'égard de notre autonomie.

Bien entendu, comme notre liberté est une conquête à faire, la plus noble mais aussi la plus difficile de toutes, la société sera pleinement fondée à prévenir une licence qui s'octroierait les privilèges de la liberté et à protéger, contre sa propre infirmité, une liberté encore débile et exposée à tous les égarements. Mais si son premier souci n'est pas d'assurer et d'accroître, par tous les moyens en son pouvoir, notre autonomie, qu'est-elle autre chose qu'un despotisme auquel il nous est interdit de consentir ?

La *déclaration*, en nous soumettant, sans appel, à la collectivité, en faisant d'une majorité aussi instable qu'elle est influençable, l'arbitre suprême de notre liberté, a faussé le sens de la révolution, comme elle a désorienté la démocratie, en livrant au nombre une décision qui ne pouvait émaner que de la maturité des consciences soumises au Bien. Aussi bien n'y avait-il qu'une seule manière de renverser définitivement la barrière des classes, c'était, précisément, d'identifier la grandeur avec la liberté intérieure qui exige que l'homme sans cesse se dépasse, en garantissant à *chacun* l'exercice normal de cette liberté. La *déclaration* a, sans doute, provoqué beaucoup de réformes nécessaires et justes — et il s'en faut qu'elles soient toutes accomplies — mais, en dépit de ses intentions, elle a abandonné les principes dont elle se proposait, avec tant de ferveur, d'assurer à jamais le triomphe. Ce sont ces intentions que nous avons tenté d'explicitier, avec l'espoir, sans doute absurde, de les faire prévaloir. La révolution reste à faire, la seule décisive, la seule dont on puisse attendre la transformation radicale qui justifierait pleinement son nom, celle qui, sans merci pour tout privilège usurpé, individuel ou collectif, ne visera qu'à rendre à *chacun* le droit d'être lui-même dans le complet épanouissement de sa personnalité, pour que l'homme trouve, enfin, dans la société, la possibilité d'être humain.

F. BENOIT.

LE PONT SOUS L'EAU.

C'était la fin de l'automne. Au milieu d'une clairière, dans le froid piquant des premières gelées, les sapeurs mettaient la dernière main à un étrange édifice.

S'il y avait eu là une rivière, ç'aurait pu être à la rigueur un pont. Mais point de rivière, rien qu'une éclaircie dans la forêt. Et cependant, les sept paires de piliers plantés en terre ressemblaient aux supports d'un pont, tels qu'on les voit juste avant que le pont ne soit mis en place. Les piliers étaient placés en ligne droite à trois pieds d'intervalle. Pour le profane, cette construction eût déjà paru étrange ; mais, plus étrange encore : des tanks étaient grimpés là et leurs équipages scrutaient l'édifice d'un long regard critique.

L'ingénieur en chef de la division, Sosnovkin et le commandant Yevlev firent lentement le tour des piliers, les examinant un à un minutieusement. Apparemment satisfait, Yevlev donna l'ordre au premier tank de traverser la double rangée de piliers. La lourde machine se hissa sur la première paire et puis rampa doucement jusqu'à la seconde, les chenilles en mouvement enjambant aisément les intervalles de trois pieds. Procédant ainsi, le tank continua à avancer de paire en paire, arrivant sans encombre à l'extrémité opposée de la clairière, comme s'il venait de traverser un pont ordinaire. La manœuvre fut répétée par un second, par un troisième et enfin par tous les tanks successivement.

La scène avait quelque chose de vraiment grotesque : ces piliers érigés sur le sol dans la clairière, ces tanks qui semblaient n'avoir rien de mieux à faire en pleine guerre que de ramper dessus, et en particulier les poteaux indicateurs plantés de chaque côté des piliers, pareils aux poteaux que l'on voit sur les côtés de toute route bien entretenue, comme si les tankistes ne pouvaient voir où finissait le pilier, où commençait le vide !

Mais plus étrange que tout le reste, Sosnovkin et Yevlev, les sapeurs et les tankistes, tous les acteurs de ce jeu peu ordinaire, ne perdaient pas leur sérieux et paraissaient ravis des résultats.

Après leur manœuvre, les tankistes inspectèrent à nouveau le pont terrestre, en discutant avec animation : puis, grim pant dans les monstres d'acier, ils disparurent en file indienne, engloutis par la forêt.

Yevlev donna à Sosnovkin une forte tape sur l'épaule et observa d'une voix qui trahissait la satisfaction : « Pas mal ! pas mal du tout », et, « Faites seulement votre part de l'ouvrage et comptez sur nous pour le reste ! ».

Octobre approchait de sa fin ; c'étaient les derniers jours de l'automne, déjà secs et cassants. Sur le front, tout était calme ; seuls les sourds roulements d'une salve occasionnelle d'artillerie, que le vent portait jusque-là, rappelaient la proximité de l'ennemi.

Ce jour-là, dans la clairière, on venait de surmonter un sérieux obstacle à l'offensive imminente. Dans ce secteur du front central, stabilisé depuis août, une rivière séparait les forces soviétiques des forces allemandes. C'était une rivière russe moyenne, pas spécialement large, mais quand même trop large et trop profonde pour qu'un tank puisse la traverser.

Quand le général Mukhin reçut l'ordre de se préparer à l'offensive, il convoqua l'ingénieur Sosnovkin et lui dit :

« Vous allez devoir trouver un moyen pour faire passer nos tanks, mais... », et le général fit une pose significative, « en premier lieu, le pont doit être construit *avant*

que nous lancions l'offensive et non *pendant*, deuxièmement, il est préférable que les Allemands ne sachent pas en quel point nous comptons traverser la rivière et ne se doutent même pas que nous songions à cette possibilité».

Sosnovkin avait demandé vingt-quatre heures pour trouver une solution à ce problème en apparence insoluble. L'ingénieur en chef était un homme de grande expérience, mais dans toute sa carrière, il n'avait jamais eu à faire face à pareil dilemme. Pendant ces vingt-quatre heures, les idées les plus fantastiques s'étaient heurtées dans son esprit par dizaines, mais il avait été obligé de les rejeter les unes après les autres, du fait même qu'elles étaient trop fantastiques. Finalement, aux petites heures du matin, alors que de ses doigts épuisés, il roulait ce qui devait être sa centième cigarette, il avait tout à coup rencontré la solution, l'unique solution, il le conçut dans un éclair, et, c'était simple, si simple, simple au point d'en être hardi.

Quand il se présenta devant le général, Sosnovkin annonça qu'il avait trouvé une solution, qu'il allait construire un pont, un pont tout à fait ordinaire à tous les points de vue, à l'exception de deux particularités. En premier lieu, son pont ne serait pas continu mais aurait des intervalles, en second lieu, il traverserait la rivière non pas au-dessus de l'eau mais au-dessous. Le pont qu'il voulait construire aurait des espaces de trois pieds entre les piliers successifs. Il est vrai qu'il ne pourrait pas être traversé par l'infanterie, mais les tanks n'auraient aucune difficulté à passer. De plus, l'existence de ce pont serait une surprise pour les Allemands : il serait invisible, le sommet des piliers à un demi-mètre au-dessous de l'eau.

La proposition de Sosnovkin fut acceptée, et on commença à y travailler à toute allure en deux points différents du bois. On abattit suffisamment de troncs pour construire deux ponts, un pont d'essai pour permettre aux tanks de s'exercer, et le véritable pont qui allait traverser la rivière.

Pendant que, dans le bois, les sapeurs travaillaient d'arrache-pied, abattant, équerrant, mesurant les troncs, Sosnovkin s'installa dans un des avant-postes du bataillon qui tenait le front de notre côté de la rivière, en face du point où le pont allait être construit. De ce point d'observation, l'ingénieur étudia la situation en détail. La rive tenue par nos forces, comme la rive gauche de la plupart des rivières russes, était basse et en pente douce. Au contraire, la rive droite sur laquelle se tenaient à couvert les Allemands, était haute et escarpée, et pendant le jour, l'ennemi possédait un excellent terrain d'observation d'où il pouvait voir tout ce qui se passait dans les lignes de l'Armée Rouge.

Chaque nuit, sans exception, les Allemands, fidèles à une routine méthodique, arrosaient la rive gauche de balles traçantes. Les balles bourdonnaient par-dessus nos tranchées, frappaient la rive ou s'enfonçaient dans l'eau avec un sifflement perçant. Les Allemands tiraient plein parti de leur position avantageuse et tenaient notre rive sous observation constante. Il était hors de question de bâtir un pont là en plein jour, et il ne serait même pas aisé de le faire la nuit : la rive droite était trop haute et trop escarpée et le moindre signe d'activité de notre part attirerait immédiatement l'attention de l'ennemi.

Mais comment transporter les troncs jusqu'à la rivière, comment les apporter à l'endroit voulu inaperçus de l'ennemi? Sosnovkin réfléchit patiemment et une idée heureuse le frappa. Certes, les Allemands commandaient notre côté de la rivière. Eh bien, dans ce cas, on allait faire descendre les poutres non de ce côté mais du leur. La rive escarpée qui donnait aux Allemands leur avantage actuel les empêchait de voir ce qui se passait sous leur propre nez, surplombant la plage qui bordait la rivière de leur côté.

A quelque distance en amont, la rivière faisait un coude brusque, et juste à cet endroit, un profond ravin descendait de notre côté jusqu'au bord de l'eau. On pourrait

rassembler là les poutres sans être vus, les transporter de l'autre côté, puis les conduire au fil de l'eau jusqu'au point où il s'agissait de construire le pont. Oui, c'était bien là ainsi qu'il fallait procéder : faire flotter les poutres sous le nez même des Allemands, le long de leur propre rive. C'était le seul moyen.

Entre temps les équipages des tanks expérimentaient le pont provisoire dans la clairière. Sosnovkin avait fait une réplique exacte du pont réel. Tous les détails y étaient, jusqu'au plus petit : largeur, longueur, et même les poteaux que plus tard, un quart d'heure avant le déclenchement de l'offensive, il planterait dans le lit de la rivière, de chaque côté du pont.

Il fit même sur terre ferme l'essai du petit stratagème qui faisait de son pont un pont à sens unique. Qu'on pouvait traverser d'est en ouest seulement. A une extrémité du pont, un remblai de cailloux en pente douce permettrait aux tanks de monter facilement sur la première paire de supports, tandis que, à l'extrémité opposée, les piliers se terminaient abruptement, sans rien pour y accéder. Cela n'empêchait pas les tanks de descendre, mais il était impossible de monter sur le pont, sans l'aide d'un remblai. Ainsi, même si par hasard les Allemands découvraient le pont avant l'heure, il leur serait difficile de l'utiliser. Quant à nos hommes, la seule pensée qui les préoccupait, c'était de traverser la rivière pour arriver sur la rive ennemie. Retourner ne les intéressait en aucune façon.

Les sapeurs mirent deux jours à préparer les troncs, à les tailler en poutres. En général, les poutres pour piliers de soutènement sont maintenues ensemble par des crampons de fer. Dans les circonstances présentes la chose était hors de question. Les sapeurs devraient travailler dans la rivière la nuit sans le moindre bruit : le marteau était absolument proscrit. Les ordres de Sosnovkin étaient d'assembler les poutres avec des rivets et des écrous et de veiller à ce que l'ouvrage soit fait sans

bruit et avec soin. Les bons charpentiers russes ont toujours eu un penchant pour l'ébénisterie et le travail bien fini, et c'était justement un travail de ce genre qui était requis.

On était maintenant au début de novembre et les nuits étaient d'encre. Le ciel était complètement voilé par d'épais nuages noirs, à travers lesquels pas un scintillement d'étoile ne perçait. La prudence exigeait que les plus petits détails soient soigneusement considérés et résolus à l'avance. Par exemple, marquer les planches au crayon, à la craie ou au fusain, comme on le fait habituellement, ne servait à rien. Pour pouvoir distinguer de pareilles marques dans l'obscurité afin d'assurer la mise en lieu propre des poutres, on aurait dû allumer une lampe ou tout au moins une allumette, et cela, à cent ou cent cinquante mètres des Allemands, il n'y fallait pas songer. Tout un système d'encoches dut être conçu afin que les hommes puissent reconnaître au toucher chacune des poutres et savoir où les placer.

La troisième nuit, Sosnovkin accompagné de Kayurov, commandant de la compagnie des sapeurs, et de Bikov assistant de ce dernier, commencèrent la construction du pont. Il faisait un froid de loup, excessif même pour une fin d'automne, et une mince croûte de glace avait commencé à se former sur l'eau.

Pour pousser les poutres à travers la rivière jusqu'à la rive opposée, dans l'eau jusqu'au cou, et les laisser aller ensuite avec le courant, devant soi, il fallait une endurance vraiment exceptionnelle, même pour des hommes aguerris aux plus grands froids.

L'eau glacée coupait comme un couteau. Une seule pensée prédominait dans l'esprit des hommes : faire flotter les poutres à leur destination le plus vite possible, et puis retourner au plus tôt se réchauffer quelque peu à un feu de camp. Toute hâte, cependant, était strictement interdite. La plus petite imprudence, le moindre clapotis pouvait tout ruiner. Deux hommes guidaient

chaque poutre dans l'eau ; après eux d'autres venaient, avançant avec autant de précaution le long du courant du côté de la rive allemande et transportant des pierres pour en faire un solide soubassement pour les piliers.

Des précautions tout à fait spéciales étaient prises par les hommes qui transportaient les pierres, de crainte, à Dieu ne plaise, qu'un caillou n'ébruitât l'eau.

La première nuit de travail vit deux paires de piliers solidement fixés dans le lit de la rivière. Pendant le jour, ils étaient invisibles pour nous comme pour les Allemands. La nuit suivante, deux autres paires furent fixées et la nuit d'après, les trois dernières.

Durant chacune de ces nuits les balles avaient sifflé et gémi au-dessus des hommes. Les Allemands couvraient régulièrement de leur feu cette partie de la rivière comme le reste de la rive, à tout hasard... Il y eut des pertes parmi les sapeurs. Les blessés et les morts furent ramenés avec le même soin et les mêmes précautions que l'on avait pris pour tout le travail.

Nuit après nuit l'eau devenait sans cesse plus froide. La surface n'était plus parsemée de petites croûtes de glace, mais couverte d'une couche ininterrompue, mince et craquante, qui coupait les mains des hommes comme un rasoir. Leurs pieds s'engourdisaient à tel point que le matin, de retour à leurs abris, la vodka même ne pouvait suffire à réchauffer les hommes gelés et frissonnants.

Et cependant, en dépit de tout, vers la fin de la troisième nuit, les sept paires de piliers étaient enfoncés dans le lit de la rivière, solides, puissants, encastrés dans des pierres, et, chose plus importante encore, absolument invisibles. La dernière nuit fut si froide que, vers le matin, toute la rivière se recouvrit d'une épaisse couche de glace. « Nous nous sommes tirés d'affaire juste à temps », pensa l'ingénieur en chef. « Encore un jour ou deux, il aurait été trop tard. »

Le temps semblait traîner dans l'attente de l'ordre de l'attaque. Personne ne savait l'heure ni le jour exacts

où cela commencerait. Comme la rivière gelait, Sosnovkin surveillait d'un œil anxieux le niveau de l'eau qui descendait. Il avait évidemment, laissé une marge suffisante dans ses calculs en prévision de cela, et les piliers étaient beaucoup plus bas que le niveau de l'eau à son minimum. Mais que ferait-on si les eaux de la rivière tombaient à un niveau sans précédent? Après tout, la nature était remplie de toutes sortes de caprices. Cependant, il avait prévu même un cas aussi extrême. Tout ce qu'il aurait à faire, si la nécessité s'en présentait, et que le niveau tombât encore plus bas, serait de scier le sommet des piliers. Cela pouvait se faire en une nuit.

Enfin, l'ordre longtemps attendu arriva. A la nuit, Sosnovkin, accompagné d'un groupe de sapeurs, rampa vers la rivière, et taillant des trous dans la glace, il inséra de chaque côté du pont les poteaux préparés à l'avance. C'était maintenant une véritable route et les tanks pouvaient la traverser d'un bout à l'autre sans aléas, comme l'offensive l'exigeait.

A l'aube, quand nos tanks se dirigèrent droit sur la rivière, sous le tonnerre de centaines de canons, et que la glace, à l'étonnement des Allemands, ne céda pas comme elle aurait dû le faire selon toutes les lois de la physique, en tête des formidables engins, ouvrant la route, marchait un petit homme trapu en capote khaki, l'ingénieur en chef Sosnovkin, le constructeur du pont sous-marin.

K. SIMONOV.

Traduit par T. P.

LES FOUILLES FRANÇAISES EN GRÈCE PENDANT L'OCCUPATION.

Après l'armistice qui suivit la perte de la première bataille de France en 1940, l'École française d'Athènes reprit son travail scientifique. Une partie des archéologues avait été mobilisée sur place ; les autres ne tardèrent pas à rentrer de Syrie. Les « Athéniens » heureusement n'avaient pas été décimés comme lors de la précédente guerre, au cours de laquelle cinq membres ou anciens membres français et un belge avaient trouvé une mort glorieuse (1). Un nom pourtant venait s'ajouter au martyrologe, celui du lieutenant mitrailleur belge Stéphane Binon, membre étranger de 1935 à 1938, byzantiniste de grand avenir ; une notice sur sa vie et ses travaux a paru dans notre *Bulletin de Correspondance hellénique*, LXIV-LXV, 1940-1941, p. 1-4.

En attendant que la France ait besoin de nouveau de ses combattants, la reprise des recherches pacifiques de l'École maintenait en Grèce une position séculaire. Il sera ici question seulement du travail archéologique de la mission française d'Athènes pendant les années sombres. Les grands chantiers de l'École se trouvaient dans des

(1) En 1939-40, parmi les « Athéniens » français plusieurs furent blessés, décorés ou faits prisonniers. Trois, à ma connaissance, sont encore enfermés dans les geôles allemandes.

zones diverses, occupées, Philippes et Thasos, par les Bulgares, Mallia, par les Allemands, Delphes et Délos, par les Italiens d'abord, puis par les Allemands. Presque tous ces champs de fouilles, ceux des Cyclades et de Crète comme ceux de la Grèce du Nord, étaient inaccessibles. En vieille Grèce seulement il était possible de voyager et de fouiller, du moins pendant les deux premières années ; car le coût exorbitant de la vie et les difficultés extrêmes des communications et du ravitaillement allaient paralyser progressivement en 1943 les travaux de plein air et interdire en 1944 toute activité extérieure. Le contact put cependant être établi chaque année avec le plus proche des chantiers de l'École, celui de Delphes, au prix parfois d'une périlleuse odyssée pour l'archéologue chargé de la liaison. Quoi qu'il en soit, d'importants résultats ont pu être obtenus en 1941 et 1942 à Delphes. D'autre part un nouveau chantier s'ouvrait en Arcadie, où furent découverts, au cours des mêmes années, les deux temples d'Asclépios à Gortys. En 1942 et 1943 des recherches parallèles furent entreprises dans d'autres sanctuaires du même dieu, à Epidaure et finalement à Athènes même. Ainsi se rapprochait-on chaque année de la Capitale, dont on ne pouvait en 1944 plus guère sortir.

C'était presque une gageure, sous le coup des deux défaites, celle de la France et celle de la Grèce, devant les ruines nouvelles qui s'accumulaient partout, de remonter dans la vallée déserte de Delphes quelques colonnes qui n'auraient jamais mission d'abriter personne. Et ce fut aussi une manière d'exploit pour l'architecte de l'École, M. Ducoux, de reprendre la restauration de la façade du grand temple d'Apollon au point où la mobilisation l'avait brusquement interrompue en septembre 1939 et de la mener à bonne fin en octobre 1941 dans les limites mêmes prévues par notre programme d'avant-guerre. Le relèvement des six colonnes de l'angle sud-est a été complété par la réfection de l'angle nord-est de la

crépis orientale et permet de corriger plusieurs erreurs des publications faites jusqu'à présent. On voit nettement ainsi l'utilité scientifique et non pas seulement l'intérêt artistique, humain ou national de semblables « anastyloses », dont la réussite ne demandait que des crédits minimes, un bon architecte et un peu d'audace.

A Delphes également, d'utiles recherches ont été menées depuis 1941 par les archéologues français. M. Janoray a poursuivi son étude du Gymnase, fait replacer au loutron la vasque retrouvée au grand sanctuaire, et complété l'ordonnance du portique de la palestres. M. Bousquet a exécuté divers sondages dans le sanctuaire d'Athéna Pronaia et poussé l'étude des trésors de Syracuse et de Cyrène (dessins établis par M. Fomine). M. Amandry a terminé l'exploration de la région centrale du Hiéron d'Apollon, dégagé la canalisation préarchaïque conduisant au vieux sanctuaire des Muses, que supplanta en partie Asclépios, et trouvé de nouveaux objets d'or et d'ivoire sous l'escalier de l'aire (1942). Le portique des Athéniens et les blocs du mur polygonal ont été soumis à un nouvel examen. A l'ouest du sanctuaire, des bains ont été dégagés, ornés de belles mosaïques géométriques. Une vérification de la couche mycénienne du temple a fait découvrir un curieux triglyphon dorique à quatre barres, tandis que la terrasse occidentale contenait d'intéressants débris d'architecture, qui permettaient à M. Amandry de reprendre sur de plus solides données la restitution de la colonnade intérieure ionique du grand temple d'Apollon (1943). Divers sites de Phocide, Médéon, Antikyra, ont été revus en 1941 par le même archéologue.

Le second grand chantier de l'École française depuis la guerre est celui de Gortys, en Arcadie occidentale. Plusieurs voyages d'exploration avaient été faits précédemment dans la région par M. Roger et des sondages exécutés par lui et par M. Metzger sur quelques sites, Glanita, Telphousa, Voutsis. Celui de Gortys, soigneuse-

ment relevé par M. Ducoux, méritait une exploration plus poussée. En 1941-1942, M. Metzger et M. Martin ont étudié les deux enceintes de l'Acropole de Gortys et recherché le fameux sanctuaire d'Asclépios, que Cicéron mentionnait encore, avec ceux de Cos et d'Epidaure, comme un des principaux lieux de culte du dieu guérisseur. Curieuse coïncidence, les deux archéologues retrouvaient aussi deux sanctuaires d'Asclépios, l'un dans la ville haute, l'autre à une demi-heure de marche, au fond de la vallée, tous deux identifiés par une inscription, par un temple et par divers *ex-voto*, armes surtout, petits bronzes, débris de statuettes ou de céramique, sans parler d'une riche collection de monnaies. Il est bien vraisemblable que le sanctuaire de la vallée était un centre de culte fédéral, tandis que celui de la ville haute appartenait plus directement à la cité de Gortys.

En 1941 encore, M. Martin et M. Metzger ont exploré une partie de l'Arcadie du sud-ouest et de la Messénie, observant particulièrement les remparts des places contemporaines de la citadelle du Gortynios. Ils ont ensuite étudié dans le sanctuaire d'Epidaure les rapports du « bain d'Asclépios » avec le portique d'incubation, afin de préciser certains aspects de l'hydrothérapie rituelle dans le culte du dieu. Ces recherches, reprises en 1942, les ont amenés à reviser l'ordre de succession des édifices et à interpréter diverses canalisations en un sens confirmant le nouvel aspect du culte d'Asclépios reconnu par eux au sanctuaire urbain de Gortys.

En 1943 enfin, poursuivant leurs études sur les portiques d'incubation et les aménagements hydrauliques des sanctuaires d'Asclépios, les mêmes archéologues ont entrepris, dans l'Asclépieion d'Athènes, diverses recherches qui n'ont pas confirmé les analogies péloponnésiennes, mais qui ont permis, en revanche, de faire d'utiles observations sur la topographie ou les monuments du sanctuaire. M. Fomine a établi des relevés très précis des chapiteaux ioniques.

Il faut ajouter, pour terminer ce bref exposé de l'activité de la mission archéologique française pendant l'occupation de la Grèce, que les diverses publications de l'École — *Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes*, *Fouilles de Delphes*, *Exploration archéologique de Délos*, *Études crétoises*, *Recherches françaises en Turquie*, *Études thasiennes* — ont continué à s'enrichir de fascicules parus ou en cours d'impression en France, et que notre revue, le *Bulletin de Correspondance hellénique*, n'a pas cessé de paraître, malgré la difficulté des liaisons, grâce à l'amical dévouement d'un ancien « athénien », M. Dugas, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon. Ainsi ont paru, à ma connaissance, avec le deuxième fascicule du tome LXIII, les tomes LXIV-LXV et LXVI-LXVII (années 1939 à 1943).

R. DEMANGEL.

ADORACION.

PREMIÈRE PARTIE.

LUCIEN.

(SUITE.)

VII

Le Corse s'en allait déjeuner de bonne heure. Pas une fumée n'était encore montée du Pla. Qui donnerait le signal? Le soleil n'avait même pas eu le temps d'essuyer la hampe des roseaux en bordure des terres. Pourtant on le sentait peser à la nuque malgré que, de travailler dans cette mouillère, les pieds fussent presque froids. C'était un soleil de plein été, quoiqu'on fût presque aux vendanges, pressé d'atteindre au midi brûlant. On le sentait chauffer de minute en minute; même qu'on levait souvent la tête alors qu'il était bonne heure et qu'on croyait qu'il était plus tard.

Tout en regagnant le casot, le Corse faisait, de ses yeux, le tour de l'horizon. De ses mains et de ses pieds, il écartait les longues ramures des ceps bien nourris de terre grasse et d'eau claire. Leurs bras montaient haut, quelquefois à hauteur d'homme, se terminaient par les petites mains pâles des feuilles nouvelles. En passant, d'un mouvement sec, le Corse les décapitait. Les sarments

bas rampaient, couverts de feuilles lourdes et larges, vernissées comme celles des choux. Le sulfate de cuivre y faisait des flaques boueuses ou bien les criblait de petits yeux vert-bleu. Mais on ne voyait pas les grappes. Il fallait passer la main dans ces boules de verdure, écartier les feuilles au pédoncule craquant et on les découvrait, épaisses et serrées, toutes noires dans l'obscurité, bien à l'abri.

Pas une fumée. Il promenait lentement son regard sur l'étendue verte, toute lacérée de rigoles et de canaux, où les roseaux faisaient des bataillons pressés le long du Daly qu'on ne voyait pas. C'était le Pla, le véritable, celui dont la souche se paye à prix d'or. En bordure des champs, on voyait des lignes grêles de roseaux. L'hiver, elles suffisaient, ces lignes, à lacérer le vent en mille bandes hurlantes. Et son poing lourd à assommer un bœuf, à arracher un arbre, passait au travers; et il en ressortait mille petites mains d'enfants, pleines de remous qui ne faisaient qu'agiter les feuilles.

Il était là, planté au milieu du Pla, un peu inquiet de se sentir environné de tant de haies et de verdure. Il était mieux à son affaire dans les Aspres, parmi les souches grêles, sur les terres en pente où il faut caler les pieds, sur les sommets arrondis d'où l'on domine.

Il arriva au casot.

Suspendue au loquet de la porte à cause des fourmis, la gibecière en peau de chèvre gonflait au soleil sa panse de vieille bête.

Le Corse poussa la porte, inspecta l'intérieur d'un œil rapide. Dedans cela sentait le fumier sec, le rat, la boîte de sardines vide. Pourquoi ne serait-elle pas venue pendant qu'il travaillait? — Non, rien. Il commença de croire qu'elle ne viendrait pas quand il entendit le train quittant la gare siffler. — Sept heures! et il bougonna un mot rude.

Il s'assit devant la porte, allongea les jambes au soleil, les croisa. Le sac ouvert, il en sortit une serviette jaune

qui sentait le rance, un quignon de pain, du fromage, un oignon violet et la petite coloquinte aussi jaune qu'un fruit mûr. L'oignon coupé en deux, il l'aspergea de sel. La coloquinte, dans ses doigts calleux, avait des soubresauts d'oiseau pris au piège. Il la secouait violemment de haut en bas, un doigt bouchant à moitié le goulot. Le sel grenu faisait, à l'intérieur, un bruit de rat en fuite, puis tombait en balles rondes et rapides... Maintenant il mangeait, le regard fixe. Une boule ronde tournait sous ses joues maigres. Dans son crâne aussi tournaient en rond des phrases, des mots, plus de mots que de phrases. Il avait bien dit : « Six heures ». Elle avait compris puisqu'elle avait hoché la tête. Mais elle la hochait à tout propos, pour dire oui comme pour dire non. Impossible de faire sortir un oui ou un non bien net de cette bouche où sa soif s'incrustait comme sur le rocher le coquillage. Et si, cependant. Il se rappelait qu'un jour, alors qu'il l'embrassait goulûment, elle s'était détachée de lui avec une violence qu'il ne lui connaissait pas et un non qui semblait venu d'un autre monde. L'avait-il blessée ? Il le crut. Deux jours plus tard, la Philippine vit, avec étonnement, les lèvres nouvelles de son homme...

— Elle aura rencontré quelqu'un, pensa-t-il. Possible.

Mais il songea qu'on ne l'interrogeait guère et, respirant avec plus d'aisance, il sut qu'elle n'aurait pu dire où elle allait... Ou du moins elle n'aurait pu le dire complètement et deux fois de suite... Elle ne viendra pas ! Maintenant le Corse fouillait l'horizon très loin, jusqu'aux arbres de la route, poussait son regard à travers les roseaux posés comme une grille à sa gauche, tendait l'oreille aux bruits qui venaient de derrière. Rien que de temps en temps un choc venu de très loin ou le bruit régulier d'insecte qu'une auto faisait sur la route. Il écoutait tellement qu'il s'arrêtait de manger. La boule s'immobilisait sous la joue comme le genou d'un piston en haut de sa course. Il tenait son couteau droit sur sa

cuisse, la lame longue luisante au soleil. Les mouches, de grosses mouches à bestiaux, puis d'autres en robes de cérémonies bleues et vertes, en profitaient pour patauger dans le fromage...

Lui, à mesure qu'il mangeait, sentait comme un creux au bas de l'estomac, un vide pénible qui lui fit, d'une volée de main, chasser les mouches, rouler la serviette dans le sac. Il attendit, en se contraignant, dix bonnes minutes, plus attentif qu'un renard en chasse. Rien. Et cette sensation de malaise qui se faisait plus consciente et plus impérieuse.

Maintenant, il prenait par le plus court et par le plus désert. Car il connaissait la terre et les hommes. Il glissait de son pas long et souple le long du canal du Racou, ne faisant pas plus de bruit qu'un nuage. Il passait loin des hommes, en tournant autour des bruits. C'est qu'il fallait s'en méfier de ces bruits sourds d'instruments fouillant la terre. On ne les perçoit, le plus souvent, que lorsqu'ils vous sont dessus. C'est pour éviter leur surprise que le Corse tournait loin, s'arrêtait contre un mur de pierres sèches, les doigts agrippés, le souffle court, comme quelqu'un qui cherche des escargots. Il n'avait pas besoin de réfléchir longtemps pour savoir le chemin qu'il devait prendre. C'était les bruits qui le construisaient, ce chemin, à mesure qu'il avançait...

Au bout du canal du Racou, il fit une pause, mit de l'ordre dans son émotion. Cela ne se voyait pas sur sa figure, cette émotion qui lui faisait les tempes bourdonnantes! Mais n'empêche que son cœur battait fort sous sa peau tendue d'homme maigre. Maintenant il montait droit vers la « Coume », traversait les premières vignes d'Aspre où il était sûr de ne rencontrer personne, tous les hommes étant au Pla, les vignes hautes n'ayant besoin que de soleil, prenait en haut du « Sarrat Palat » le « Correc du voleur ». Avant que de s'y aventurer, de se sortir des vignes, il en inspecta le fond jusqu'au premier tournant. Rien. Personne. Il était tranquille. Il saurait

se jeter dans une vigne si quelqu'un venait et il en serait averti, car les « correc » (1) à sec sonnent, sonnent ! Du village, on entendait les chariots y cahoter dedans comme une châtaigne dans une boîte vide... Une fois, il avait manqué de se faire prendre par une vieille, à deux pas du village. Car c'est dans le correc seulement qu'on pouvait le voir. Sur les vignes, les murs n'avaient pas un fenestrou. Dans cette partie haute de Sainte-Marie, ce ne sont que paillers et basses-cours mi-abandonnés... Vite, il sauta dans une vigne, prit un chemin en contrebas, allongea le pas jusqu'à la petite porte verroulée qui ouvre sur les vignes. Il n'eut qu'à pousser. Il était chez lui. Mais plus en danger qu'ailleurs car ici il ne pouvait plus se défendre, ni inventer un prétexte...

Adoracion était au milieu du « pati » (2), le seau à pâtée à côté d'elle. Les poules, voyant qu'elle ne se décidait pas, se servaient elles-mêmes. Il y avait, autour du seau, des yeux ronds de colère, des cous montés aux boas hérissés, des ailes en désordre. Parfois, l'une d'elles, un bout de pomme de terre au bec, fuyait de toutes ses pattes raides, à droite, à gauche, poursuivie de tous côtés. L'appât tombait. Et la poule, libérée et dépossédée, reprenait un air stupide, picorait le sol, sans un regret...

Adoracion était au milieu du « pati ». Il n'eut qu'à ouvrir la porte de la volière pour qu'elle s'animât et le suivît. Le Corse referma la porte sur eux. Il n'y faisait pas sombre dans cette volière quoique la porte en fût pleine, car, juste en face de l'entrée du « pailler » qui ouvrait sur la rue, la cloison était à claire voie. C'était commode et le Corse ne manquait jamais de jeter un coup d'œil, entre les lattes, jusqu'à la grosse clef fichée

(1) Lit d'un torrent à sec.

(2) *Pati* (pailler), sorte de basse-cour, souvent aux dernières maisons inhabitées du village, où l'on porte les ordures ménagères et où l'on élève de la volaille.

dans la serrure. — Fermée? fit-il d'un signe d'yeux.

L'innocente sembla hocher la tête.

A la voir grande et forte, pleine de santé jusqu'aux lobes des oreilles qui rougeoiaient, les cheveux tirés en arrière et collés bas sur la nuque, les jambes solides comme nées d'un sol en puissance, on ne pouvait deviner la nuit où elle vivait. Mais, imperceptible, la lèvre inférieure tombait, lasse et lourde, pleine comme un fruit, vainement retenue par un sillon qui semblait couler des oreilles jusqu'à la bouche. Les yeux étaient beaux comme une eau d'été, grands et calmes, ombrés de noir. Cela lui faisait une prunelle claire attirante comme l'eau dont on voit le fond. On aurait voulu y jeter une paille dans cette eau, un grain de sable afin que s'agitât la surface et que se brisât la monotonie. Non, rien, pas une ride. Ses yeux, comme ses lèvres, ne savaient pas parler. Ils ne demandaient ni ne donnaient rien. Ils se contentaient de leur beauté...

Mais où donc s'était retirée la vie? Le Corse n'eut pas à se persuader qu'il en connaissait le refuge. Cela ne le gêna guère qu'elle fût de pierre. A travers ce corps splendide, matière vivante de son rêve, ses désirs d'homme simple atteignaient, d'une aile sûre, le bonheur. Peu lui importait qu'égal à elle-même dans sa passivité, elle n'apportât au jeu de l'amour ni impatience ni entrain. L'incident, qui lui avait valu de perdre ses moustaches, lui avait fait craindre qu'il eût à plier devant des caprices. Il n'en fut rien. Qu'avait-il à dissocier d'une âme larvaire un corps inanimé? Cependant, aux premières rencontres la partie de lui-même qui n'était pas complètement ensauvagée, vint troubler sa parfaite joie. Il se crut obligé de fleurir sa bouche de mots qu'il n'avait jamais dits et auxquels ses lèvres trouvaient une forme bizarre. Il se prit à guetter un éclair dans les yeux pâles. Rien ne monta à leur surface. Un jour, il se fâcha, la serra fort, la brutalisa. Dans la volière, il y eut quelques cris qu'il étouffa sous sa main noire. Que demandait-il? Pas autre

chose que ce qu'il avait. Au fond de lui-même, il était sûr que le secret resterait. Maintenant, il était sûr pour deux.

Dès lors, il n'eut qu'une pensée : préserver son secret. Il n'avait besoin que de ruse. Le Corse était assez en-sauvagé pour que, sans effort, avec une science qui frisait l'intuition, il imitât tel ou tel animal sauvage que, dans les garrigues, il avait longuement observé. . . . Deux ans avaient passé sans qu'une fois il eût éveillé un soupçon. Lorsqu'il apprit que Lucien Rabo avait abusé d'Adoration, nulle jalousie ne vint troubler son cœur. Les eût-il surpris, ce jour-là, qu'il eût été capable de crever le mâle. Mais il manquait d'imagination.

Le soir même du scandale, comme ils en parlaient, à table, à la fin du repas :

— Il ne manquerait plus que ça, qu'il l'ait mise enceinte, dit-il à la Philippine.

Il alluma une cigarette, aspira violemment la fumée.

La Philippine crut deviner le désir de son homme et, prévenante et indignée :

— Mais . . . il faut la mettre à la porte . . . et dès demain.

C'est alors que, posément, le Corse articula les phrases, qu'avec soin, à l'avance, il avait préparées.

— Autant la jeter, tout de suite, au Daly ! C'est bien là un geste de femme . . . Et dire que, toutes, vous ne parlez que de cœur ! . . . Je voudrais la connaître, celle qui, à Sainte-Marie, aura le courage de la recueillir . . . de la garder . . .

Il s'était levé, sur ces mots, et quittait la cuisine.

La Philippine restait bouche bée. Elle sentait son cœur mollir et, heureuse, elle se disait, avec orgueil, qu'elle serait cette femme.

VIII

A Sainte-Marie des Corbières, la fête du 31 août est liée aux vendanges. On la célèbre bien tous les ans, mais jamais deux années de suite avec le même éclat. Cette année, la récolte s'annonçait abondante, elle avait été réussie en tous points ; le calendrier lui-même avait fait effort pour la prolonger. Elle avait duré du jeudi au dimanche soir (le dimanche, non officiellement compris dans la fête, en avait tout de même fait partie). Il n'y avait point eu sur la place, aussitôt le dernier galop terminé, ce brouhaha de réprobation d'une jeunesse infatigable. Quatre jours durant, autour du platane, les galops s'étaient enroulés, débordants et sauvages, bousculant les mères assises trop près de la piste. Puis les scottishs et les mazurkas, dansées à la mode de la ville, avaient empli la piste, où les couples se serraient plus étroitement (car ce sont danses d'amoureux), de ce glissement continu et cadencé comme de vent sur les feuilles. Les valse seules avaient eu moins d'amateurs, comme toujours. On aime pourtant la valse à Sainte-Marie ! La preuve en est que, en ces jours de fête, on y voit souvent des couples sur le tard tourner jusqu'à la congestion avec des difficultés de volant qui n'arriverait pas à trouver sa cadence.

C'était pendant ces jours de fête que l'on mesurait vraiment l'importance de Sainte-Marie. Tout ce que les villages environnants comptaient de jeunesse s'y déversait. Et, quoiqu'on fût à la veille des vendanges, il venait des « étrangers » des quatre coins du canton. Le train déversait de longues files de parents ou d'amis endimanchés qui remontaient vers la place, escortés de leurs hôtes. Dès le matin, les mas se vidaient. Par les routes éblouissantes comme du verre, arrivaient des cyclistes sans faux col, trempés de sueur. Les breaks débouchaient

des routes de Planar, de Riols, de Montserrat et se rencontraient au croisement, pleins de signes et de cris. On les voyait venir de loin dans le tube de la route bleue, sous la voûte épaisse des platanes. Aux abords de la place, ils se mêlaient aux voitures des marchands de glace auxquels ils ressemblaient comme de grands frères avec leurs tentes blanches à pompons. Une impatiente jeunesse, en escarpins vernis, descendait de ces voitures surannées par le marche-pied étroit et trop haut. Des robes voyantes s'épanouissaient comme des fleurs d'un pays lointain. Puis, chaperonnant le groupe, mettait pied à terre une vieille, serrée dans sa robe noire, la figure auréolée d'une coiffe catalane givrée de dessins délicats.

Autour de la place, les cafés avaient poussé leurs tables le plus loin possible jusqu'à gêner, parfois, les danseurs. Les cafetiers avaient pris, dans le village, des extras en prévision de l'affluence. Tout le monde commandait à la fois, en tapant sur les tables. Les garçons, débordés, le col mou et la cravate de travers, donnaient à tous ces bras tendus, à toutes ces gueules assoiffées...

Au café de la Place, où la jeunesse avait depuis toujours ses habitudes, le Manout passait entre les tables comme un écureuil, empochait les billets, rendait la monnaie.

— Je commence les vendanges, disait-il, si la compagnie lui plaisait.

Quand il y avait une accalmie, un de ses fils allait « faire une danse » et sécher au soleil, sa chemise trempée. On parlait de vendanges à toutes les tables devant les mandarins couleur de vinasse ou les cressonnées habillées de vert. On supputait le rendement des grenaches et des hauts tènements. On se trouvait d'accord pour dire que le temps accompagnait la récolte.

Le soleil de cinq heures inondait la route nationale où se lovait la place, frappait les danseurs de travers. Quand Lucien entra dans la coulée brûlante, il eut une impression de malaise comme lorsqu'on se trouve pris dans le feu d'un projecteur. Il ne voyait plus rien autour

de lui qu'un grand vide couleur de miel. Mais la chevelure brune et luisante de sa danseuse lui était une île où reposer ses yeux. Cette île avait une odeur forte de parfum bon marché mêlée à l'odeur poivrée de sueur. C'était une « étrangère » des environs, probablement la fille d'un petit propriétaire.

Ils tournaient au son de la « cobla » nichée dans les guirlandes de buis. Quand ils furent de nouveau dans l'ombre, Lucien fut surpris de se trouver si près du bord. Les pas de la danse le présentaient tantôt face au platane autour duquel tournaient les danseurs, tantôt face aux spectateurs. Il avait beau s'attarder auprès de l'arbre le plus longtemps possible, dos à la foule, il fallait bien qu'il se rangeât, qu'il se déplaçât. D'un mouvement preste, il ployait sa danseuse, parcourait quelques pas en glissant, puis la ployait à nouveau pour un changement de direction qui lui permit de tourner le dos aux badauds. N'empêche que, le temps d'un éclair, des milliers d'yeux le transperçaient. Au premier rang, la Philippine avait piqué du nez vers sa voisine, les lèvres remuantes. Maintenant, il semblait à Lucien qu'un grand vent chanteur agitait, en tous sens, ces têtes jusqu'alors immobiles. comme à la parade. Il servait d'attraction et il en souffrait davantage pour sa partenaire que pour lui-même. Il aurait donné sa vie pour que finît cette danse et qu'il fût libéré... C'était fini. Déjà les doigts se dénouaient et la place des mains s'effaçait à la taille des danseuses, lorsque le piston claironna les premières notes d'une polka. Il y eut une fusée de cris admiratifs. Lucien eut à peine le temps d'interroger des yeux sa danseuse qu'ils repartaient à pas menus. La danse se compliqua d'une scottish aux lenteurs de tango. Cela paralysa bien des couples. D'aucuns hésitèrent, puis se rangèrent sur les bords. Le brouhaha tomba comme un silence. Il ne restait qu'une dizaine de couples, pour la plupart enragés de la danse, et qui trouvaient là une occasion de se faire valoir. Lucien n'en demandait pas tant. Il enchevêtra.

plutôt mal que bien, ses pas, promena sa danseuse sur la place immense et comme déserte où les danseurs évoluaient à des distances insoupçonnées. Un galop infernal, où jeunes et vieux prirent part, emplît à nouveau la piste. Il y eut des cris. Le piston accéléra la cadence. Puis, brusquement, l'orchestre se tut. Il ne resta plus dans l'air qu'un bruit rapide de pas martelant la terre battue et une fumée d'or qui montait dans le soleil couchant.

Parquées en un coin de la place, les danseuses s'épongeaient avec des gestes de garçons, remettaient en ordre leur chevelure,

Lucien avait gagné le café entre deux haies de prunelles étonnées. Assis devant son apéritif coiffé d'une soucoupe à cause des mouches, il surprit, tout près de lui, des têtes curieuses. Loin, à fleur de regard, de la couronne que faisaient les femmes assises autour de la place, des bustes émergeaient pour mieux le voir.

Il mesure, assis à cette table, au milieu de cette foule bruyante, combien est grande sa timidité et que c'est pour la vaincre qu'il s'est imposé le supplice de paraître à la fête. Du même coup, il découvre tout le danger de cette témérité inutile. N'est-il pas, au milieu de cette foule apaisée, l'étincelle qui peut mettre le feu aux poudres? Pour quatre jours, l'hostilité de la terre et du ciel au bonheur des hommes est suspendue. La musique proclame cette trêve aux murs pleins d'échos, l'épand au-dessus des platanes bienveillants jusqu'au ciel d'été immobile.

D'instinct, ils ont retrouvé, ces hommes rudes, avec leurs faces nouvelles rasées et leurs vêtements des dimanches, la détente, la sympathie et l'amour qui cimentent, aux jours de détresse comme aux jours de joie, leur groupe humain. Aucune méchanceté, aucune hypocrisie, aucune passion mauvaise ne peut forcer, durant cette liesse, leur comportement. Pour quatre jours, ils s'appartiennent et, libérés de la nature inhumaine qui, autour du village et loin là-bas, étagée jusqu'aux mon-

tagnes violettes, attend leur étreinte sous le soleil tiède, ils oublient leur esclavage.

Autour de la table, à le toucher, des gamins sont venus se planter. Un étonnement attentif fige leurs yeux purs. Et Lucien pense aux stéréoscopes qui, dans les foires, promettent aux adolescents des images égrillardes où leur curiosité s'épuise en vain. Ils sont là à le regarder comme une bête curieuse. Il imagine quel mystère il représente qu'ils ne trouvent pas épinglé, comme une marque, à ses vêtements.

Hachant le ronronnement de la dernière valse, lentement, six heures tombent sur la place. Le soleil y poudroie si fin qu'il l'emplit d'une douceur de fruit mûr. Déjà les vieux quittent leurs chaises, l'estomac creusé par les apéritifs, la faim réveillée par l'odeur lourde de civet qui, des cuisines ouvertes autour de la place, s'insinue jusqu'au milieu des cafés. Lucien attendra que toute cette foule s'écoule, aussitôt la dernière note claironnée, comme dispersée par une pluie soudaine.

Sans brusquerie et sans qu'il ait eu le temps de se retourner, deux hommes le forcent à se lever et lui soufflent dans une haleine anisée :

— Rentre, rentre... cela vaudra mieux.

Il ne comprend pas leurs paroles ni leurs yeux.

On le presse d'une façon presque amicale ; mais, sous la poigne qui lui tient le bras, l'impatience est à peine contenue. Que lui veut-on ? Si sa raison lui commande d'écouter ces hommes qu'il connaît à peine, sa timidité, brusquement, le contraint à un refus puissant et ridicule.

A dix pas, sous le platane autour duquel se groupent les tables du café, le Nègre se dresse, contenu, les bras battants comme un animal pris au piège. Lucien saisit, en cet instant, le ridicule et le danger de la situation et qu'il serait de son devoir de céder au désir de ces hommes. Mais une force qu'il ne se connaît pas le cloue au sol, l'enracine comme un arbre. Instinctivement, il s'amarre au dossier d'une chaise. Il sait qu'il opposera à leurs

raisonnements et à leur contrainte un mutisme et une lourdeur de statue. Parce qu'à l'avance il dénombre tous ses torts, il ne cèdera pas, dût-il aller jusqu'au scandale... Peut-être suffirait-il d'un mot, d'un seul, qui fût juste et compréhensif, pour que sa retraite fût possible et victorieuse. . .

Maintenant, près du platane, le Nègre se débat, furieux. Et devant sa force que les apéritifs, croit-on, ont faite bestiale, les plus robustes, gênés dans leurs vêtements du dimanche desquels ils ont souci, commencent à s'écarter. . . Tout à coup, une chaise vole, mal dirigée, vers un groupe de femmes. Dès lors c'est la panique ; d'autant plus que la musique cesse, les musiciens dressés sur l'estrade fixant l'attention de ceux qui, à l'autre bout de la place, n'avaient rien vu. Et des quatre coins de la place, à travers les tables bousculées, les chaises renversées, les débris de carafes et de verres que les garçons ont cherché vainement à sauver, la foule se précipite. Des femmes s'affolent, à la recherche d'enfants qui, curieux et ignorants du danger, se sont faufilés au premier rang. Et parce que l'on ne voit rien que des gestes, que l'on n'entend que des cris sans savoir au juste ce qui se passe, que c'est jour de fête et qu'une dispute au milieu de cette joie collective est un sacrilège, aussitôt que le nom de Lucien est enfin prononcé, de bouche en bouche court la réprobation infamante. . . Lucien se sent soulevé. Malgré qu'il tente ridiculement de s'accrocher, de peser au sol de tout son entêtement fou, les muscles raidis, le regard trouble, les oreilles bourdonnantes, une force pareille à un mur de pierre vivant le protège en le poussant hors de la place jusqu'à la rue de l'église où, presque titubant, il s'engage. . .

Abattu sur le lit, les dents serrées, il pleura, avec ses premières larmes d'homme, sa rage, son ridicule et son indignité.

IX

C'était lorsque le temps accompagnait la récolte que chacun mettait un point d'honneur à ne pas commencer les vendanges le premier. Pour tromper l'impatience, tout en continuant les occupations quotidiennes, on commençait les préparatifs. Cela ne faisait guère de bruit dans les caves. Les comportes s'épaulaient alignées, le long des façades, ou s'empilaient autour de l'humidité des pompes. On défaisait les seaux rentrés les uns dans les autres et collés ensemble depuis la dernière vendange. Avec les « masses », faites d'une branche de chêne prise avec un nœud terminal, et la collerette de fer blanc dont on pare les comportes pour les remplir, c'était, à peu près, tous les instruments du sacrifice. Depuis que la Cave coopérative, à un bout du village, dressait ses bâtisses neuves, il n'était plus besoin des tonneaux roux cerclés de noir dont la gueule carrée, calfeutrée de cendre, s'ouvrait autrefois, à ras de plafond dans les grandes caves sombres. Vers la Salanque, où les terres humides du pays bas donnaient tant que, tous les ans, on manquait de cuves au beau milieu des vendanges, les tonneaux roux étaient partis, lentement cahotés sur des charrettes minuscules, énormes tambours dont le volume bouchait l'horizon dans les rues. Maintenant, les caves étaient désertes au fond desquelles les barriques, pour la consommation familiale, semblaient perdues. Seule, la charrette, au beau milieu, attestait du vieillissement du matériel avec les rayons de ses roues où la boue collait et ses brancards abattus comme des pattes paralysées où les harnais avaient fait des évidements luisants. C'était à la charrette qu'allaient tous les soins des vigneron. On en réparait les ridelles, on en augmentait le plancher avec des rallonges neuves. Le Rat, le bourrelier, passait par les rues avec, sur l'épaule, le lourd collier à tronc conique

comme un chapeau de carnaval, surmonté d'un plumet rouge.

A cette frénésie silencieuse des préparatifs commencés au lendemain du dernier jour de fête, Lucien ne pouvait prendre part. Même en temps normal, qui aurait voulu de ses mains blanches de « porteur de crayon » ? Moins encore maintenant. Pour deux longs mois il aurait l'oubli. Balayées la rancœur et la haine de ces hommes à son égard par des soucis énormes que leur donnait cette vendange pendante, éparpillée sur le territoire de la commune, et plus que jamais à la merci d'un caprice du ciel.

Lui supportait mal, qu'à son âge, subitement, il fût à la charge des siens. Lorsque Nane s'aperçut qu'il en souffrait, elle eut peur qu'il ne s'employât dans un village du bas pays. Mais chaque jour passait sans qu'il ouvrît la bouche et bientôt, les « colles » (1) étant formées, il serait trop tard . . .

Au repas du soir les femmes attisaient l'impatience des hommes. Elles en avaient de bonnes, les femmes ! Pour un raisin qu'un coup de soleil avait molli, la récolte s'en allait . . . Évidemment, il y avait, depuis trois jours, la peur que continuât ce vent d'Espagne qui rampait au ras de terre, enroulait autour des ceps sa couverture molle, gîtait sous les feuilles jusqu'aux places les plus sombres et les plus fraîches, faisait éclater la terre de tout un réseau de gerçures par où il étanchait sa soif.

Dans la cuisine où Claire mettait la table, le père disait à la mère :

— Ce matin, la rosée était si forte, qu'impossible de tailler des chemins dans les vignes du Pla. Les « Bagnes » n'ont commencé le travail qu'après le déjeuner. J'ai cassé la croûte au soleil . . .

(1) Ensemble de vendangeurs et de vendangeuses travaillant pour un même patron.

Cela ne convainquait pas la mère qui, tout en remuant la vaisselle, laissait tomber :

— Tu attendras bien, comme tous les ans, que le soleil ait bu le quart de la récolte !

Puis, s'étant fait elle-même la réponse :

— Oui, oui, le degré c'est bien beau, mais plus que 14 ça ne se paie pas... et tu apporteras à la cave de la confiture... comme toujours....

Le soir, aussitôt la dernière bouchée, par peur de se laisser convaincre, les hommes descendaient vers la place, aux terrasses des cafés.

— Si le vent marin donne, la nuit, c'est le temps qu'il faut. Inutile de se presser, ça gagne, tous les jours, en poids et en degré.

— Moi, si ce n'étaient les Ribes, j'attendrais encore deux semaines. Seulement, de ce côté, la terre s'assoiffe vite. Le Parot, qui y était ce matin, en est revenu avec une mine de chat malade. Paraît que tout a l'air de loques à faire fuir les oiseaux.

Ils étaient tous d'accord pour dire que le temps était de choix mais, au fond d'eux-mêmes, couvait la peur d'un raisonnement erroné. Le temps c'était l'inconnu de leur problème que, jusqu'au ticket de la bascule de la Cave coopérative, ils n'étaient pas sûrs d'avoir résolu. Ils le connaissaient bien, le temps : avec leurs yeux qui savaient suivre le vent très haut au-dessus des arbres, même quand il n'y avait pas de nuages pour en mesurer la marche ; avec leurs oreilles et leurs joues plus sensibles que la paume de leurs mains ; avec leurs genoux qui décelaient à journée le vent marin ; avec toutes les maladies dont leur corps était perclus. Ils le consultaient par groupes, pleins d'appréhensions comme devant le regard d'une femme crainte qu'il faut ménager. Ils n'étaient plus à leur affaire à minauder comme des filles ! Leurs muscles inemployés avaient des irritations sourdes qu'ils libéraient en jurons inutiles.

Ce n'était pas l'escarmouche de la cueillette des plans

primeurs (que l'on faisait une quinzaine avant « l'ouverture ») qui pouvait leur faire prendre patience. Bien au contraire ! Déjà les mourasteils, les aramons aux grains comme des yeux de myopes, les alicantes dont le moût avait coloré d'un rouge criard les comportes neuves, travaillaient dans la Cave de tous leurs ferments, depuis une semaine. La croûte, au-dessus des cuves, s'épaississait. Les marcs montaient vite et les petites mouches du vin y dansaient au-dessus, saoules de cette haleine aigrette comme un rôti.

Personne ne bougeait. Des enfants « se quillaient » sur les chariots immobiles au coin des rues ou sur les places, ceints du tablier de sac où, dans l'unique poche cousue sur le ventre, la faucille était aiguisée de frais. Ce n'étaient pas les moins impatientes.

Fatigués d'user les jours à traîner par les vignes, à palabrer sur la place, à mettre au point de menus travaux vingt fois recommencés, un beau jour l'impatience leur partait des mains comme une étoffe usée. De bon matin, les chariots roulaient par les rues vers la place, pleins d'appels et de cris. Il en sortait de toutes les rues, quelques-uns s'arrêtaient au bord de la route pour laisser monter les retardataires. Des femmes sortaient des boucheries et des épiceries, les bras chargés de paniers qu'on se passait de main en main jusqu'aux comportes faïtières. Puis, en s'aidant des rayons des roues, elles montaient, s'installaient, pleines de cris, troussaient leurs jupes sous elles pour cacher leurs jambes. L'attelage s'ébranlait, graissé de frais, dans un bruit impatient de harnais, accompagné du tintamarre des seaux et des hottes qui brimbalaien dans les comportes. Tous ces chariots se rejoignaient aux routes. Dans la nuit finissante, pleine de hennissements, de coups de colliers, la longue file serpentait comme une grande migration en route vers des destinées nouvelles...

X

Depuis huit jours la « colle » du Bagne allait et venait dans les vignes de la Plane. Chaque fois qu'arrivée au bout d'une rangée elle se rabattait pour prendre une rangée nouvelle, cela faisait un mouvement d'éventail qui se ferme et puis s'ouvre. Quarante coupeuses se penchaient vers la terre, brassaient les ceps de leurs bras habillés de sac. Derrière elles, les vignes étaient pareilles à un velours froissé. Les hotteurs venaient par derrière, le corps droit, les doigts appuyés aux bretelles de leur hotte. Ils se penchaient tantôt à gauche, tantôt à droite, recevaient les seaux en arquant les jambes pour se parer du poids, puis, la hotte pleine, sautaient deux ou trois coups, jambes pliées, afin de répartir et de consolider sur leur dos blessé, leur charge. Après quoi ils s'en retournaient, courbés et lents, pareils à des scarabées, une feuille de vigne aux dents pour oublier la douleur de leur dos, jusqu'au chemin vicinal où s'alignaient les comportes. Faustin leur désignait la comporte où ils devaient vider leur charge :

— Tiens ici ! Là ! . . . c'est assez, passe à l'autre.

Le hotteur se redressait, crachait sa feuille de vigne, d'un coup de reins remontait sa hotte pour soulager la meurtrissure de ses épaules.

Puis, Faustin tendait la gourde :

— Tette un peu, ça fait descendre les escargots !

Mais il buvait toujours le premier. Le mince filet giclait dans sa gorge assoiffée par les charcuteries. La pomme d'Adam s'animait de mouvements brusques et secs. Faustin buvait les yeux fermés, sa moustache rabattue aux deux coins de la bouche, la lèvre inférieure en go-belet. Dans sa gorge le vin coulait avec un petit bruit rieur. Quand il abattait la gourde, ses yeux se fendaient comme ceux des poupées perfectionnées. La lèvre de

dessous se tirait en avant pour recevoir la dernière goutte. Puis il bombait la poitrine pour que tout ce liquide se logeât à son aise. Invariablement, en tonnerre lointain, un rôt agitait les poils de sa moustache.

— Civilité! faisait-il avec une révérence.

Mais les hotteurs étaient loin dans la vigne. On n'attendait pas qu'il eût bu, certain qu'on serait mort de soif à l'attendre.

C'était un homme fort. Il n'avait pas son pareil pour les coups de main. Il était capable de hisser jusqu'au talon de la charrette une comporte pleine, une main à chaque cornelière. Cela lui arrivait quelquefois lorsqu'il fallait faire vite, que la pluie tombait et que l'on craignait pour le degré... Sortir une roue d'une ornière était un travail pour lequel, disait-il, il n'y avait pas de quoi péter. Il faisait tout d'un effort lent et sûr, presque imperceptible. A le voir hisser une comporte, on ne devinait pas le moment de la plus forte tension. Une fois la chose dans ses mains, on la voyait quitter le sol et lentement monter comme soulevée par une machine.

Ce n'était pas à cause de sa force qu'on l'avait mis à faire des comportes. Il avait un coup d'œil étonnant pour répartir les chargements. Au charretier qui revenait de la cave, de loin, il criait :

— Alors? un peu plus que la dernière... dans les 1250...

Le charretier ne répondait pas, tendait le ticket rouge de la coopérative. Faustin y jetait les yeux, souriait. La différence n'allait pas au delà de 20 kilos...

Ce jour-là, le train de midi avait depuis longtemps haleté derrière les collines. Les coupeuses déplaient leur dos, les unes après les autres, s'immobilisaient en bavarquant, dans l'attente du déjeuner. Le soleil vertical faisait terne tout ce feuillage brassé. Les schistes émiettés luisaient au sol sur la grisaille de la terre des Planes. D'être restées courbées tout le matin, les yeux des femmes avaient une fixité hébétée.

Ce n'est pas que « la colle » du Bagne fût plus vaillante que celles d'alentour. Il y avait là beaucoup de jeunesse résolue à faire des vendanges joyeuses, sans coups de colliers, avec des pauses à l'heure. Les vieilles ne formaient que l'armature, les cadres. Depuis vingt ans la Cagotte était « moussègne » (1) et elle connaissait son métier. Elle amenait tout son monde dans son sillage sans qu'il y eût jamais un grincement. A la pointe de la file, elle allait de son train régulier de femme besogneuse devant une « colle » qui avait souvent le nez en l'air. Mais, lorsque la distance se faisait par trop grande, tout bavardage cessait. Les hotteurs ne faisaient plus de plaisanteries. Les mères aidaient les jeunes qui s'empêtraient dans les feuilles. On n'entendait plus qu'un froissement de plantes, le bruit sec des sécateurs et le glissement des seaux sur les cailloux plats de la vigne.

Faustin, comme toujours vers le midi, peuplait les alentours de ses visions de guerre. A gauche la vigne, à droite les comportes qui barraient la vue : C'était la tranchée au-dessus de laquelle un arbre déployait, sur un tronc grisâtre et tordu, un feuillage pauvre. Il se sentait à l'aise, à moitié couché. La bande bleue du ciel faisait ciller ses paupières que le vin avait enflammées. La gourde à ses côtés, à moitié vide, avait des flancs de bête vidée.

Toute la jeunesse s'abattit sur lui sans qu'il l'eût entendue venir.

— Je suis fait ! pensa-t-il.

Lentement, il sortit de son rêve, l'œil embroussaillé. De sa poche, il tira, au bout du lacet de soulier qui lui servait de chaîne, la montre qui virevolta. Irma et la petite d'Angle lui bourrèrent les côtes, abattirent sur la montre leurs mains poissées, vérifièrent l'heure.

— Voilà que tu ne sais plus voir l'heure mon pauvre Faustin. C'est-à-dire que tu aurais trop de travail à « quicher »

(1) *Moussègne* : chef de colle.

les comportes ? ou bien que le vin du Bagne serait trop clair ?

Elles lui mirent la montre bombée sous les yeux. Elles lui tirèrent les cheveux et les oreilles. Lui riait de bon cœur comme un enfant.

Déjà les vieilles promenaient leurs hardes et leurs paniers, à la recherche de l'ombre. Aux comportes, les filles lavaient leurs mains avec des grapillons verts et durs dont le jus acide piquait les yeux. Derrière le hangar de roseaux, sous un arbre que le vent devait peigner durement l'hiver, toutes les branches en fuite vers la mer, la « colle » se rangea en rond.

Ils mangeaient en silence, les jambes bien allongées sur le sol, le regard délivré. Faustin coupa une tomate, mit les deux lobes sur une large tranche de pain, arrosa le tout d'huile et de vinaigre, sala, poivra. Il mangeait lentement. Mais sa figure gardait une expression goulue malpropre, un peu animale.

— Voilà que je ne peux pas avaler la tomate, disait-il en riant.

Et la gourde giclait au-dessus de sa tête renversée, pressée par ses mains courtaudes dont les doigts disparaissaient dans les replis du cuir.

On en profitait pour le chiner, les filles surtout.

— Vas-y Faustin ! Tu n'y resteras pas un quart d'heure. Parions que tu ne la videras pas !

Puis, elles essayaient de le faire rire.

— On lui voit la panse enfler. Attention ! aux éclats ! Tu en ferais de l'argent à vendre la lie de ton estomac ! Il faut le marier à la fille du Bagne.

— Mais c'est qu'elle ne le voudrait pas ! Elle n'aurait pas assez de ses vignes pour la buvette, répliquait un autre en riant. La vieille de Nanou, raisonnablement, donna son mot.

— Tu ferais mieux, mon vieux Faustin, de dire à ton ami le Nègre qu'il te donne Adoracion. Au moins elle, ne te reprocherait pas ton vin.

Lui, buvait toujours, les yeux fermés, religieusement, étranger aux hommes et aux choses, tout à son sacerdoce.

Ils étaient tous, hommes et femmes, des quatre coins de Sainte-Marie. Les premiers jours ils s'étaient sentis un peu étrangers les uns vis-à-vis des autres. Ils avaient mesuré leurs paroles, vérifié les images qu'ils se faisaient de chacun. Puis, très vite, les préférences avaient maçonné des groupes. On les retrouvait le long de la file des coupes, rassemblés aux heures de repos. Seules, deux ou trois vieilles vivaient à l'écart, traînantes au bout de la file, sommeillantes et écrasées aux repas. Pour les autres, dont la sieste n'était pas un besoin, c'était deux heures de conversation et de délassement.

.....

Ivre, Faustin partait entre les souches, sous la huée perçante des cris. On avait fait mine de le suivre mais, comme il s'en allait les mains à la taille d'où la ceinture de laine rouge glissait, les filles les plus hardies s'étaient arrêtées, interdites. On le savait capable d'un geste obscène. On racontait même, qu'avant la guerre, provoqué par la « colle » qui chantait sur l'air des lampions « Le fera ! Le fera pas ! », il s'était tranquillement débraillé. Les femmes avaient glapi comme des poules mouillées, leurs poitrines pressées de jeunes têtes scandalisées. Les hommes avaient eu des gestes violents que la saoulerie de Faustin avait seule arrêtés. Chacun prit partie, cela manqua de dégénérer en bataille.

Il s'en allait tête nue, s'empêtrant dans les sarments bas, l'aplomb hésitant au bord des souches. On le sentait raidi au milieu du passage comme un cycliste inexpérimenté que le fossé de la route attire. D'un coup, sa volonté à l'abandon, il chutait dans un cep, se meurtrissait les côtes et les mains en voulant se retenir d'un mouvement mou. Puis, il grognait contre toutes ces branches plus agrippantes que des ronces, contre tout ce qui cédait au moindre effort qu'il faisait pour se mettre debout, contre la terre qui glissait sous ses espadrilles.

— Putain de putain, que je t'aurai, salivait-il.

Il ne savait plus s'il en voulait à la vigne ou à lui-même.

Lorsqu'il arriva au « correc du Roi », un rire le gagna devant cette tranchée ombreuse. Il leva les bras au ciel, s'affaissa sur ses jambes inutiles, plongea, face la première, dans le déblai parmi les ronces et les brouillilles sèches, jusqu'au fond. Il y abandonna son corps entre la boule d'un genévrier et le remblai, souffla d'allégresse du ventre et de la poitrine, puis, la face vers le ciel, sourit à cette ombre grêle que faisait, au-dessus de sa tête, un amandier tordu. Alors ses yeux fermèrent leurs meurtrissures sanguinolentes. . .

Dans son rêve, les coups de feu pétaient de tous côtés. Il se disait :

— S'ils veulent quelque chose, qu'ils viennent ! qu'ils viennent ! . . . Et il s'en allait bien droit vers un arbre, entre les lignes des balles qui sortaient de partout, miaulantes comme des chats sauvages. Dans le réseau désordonné de bruits que tous ces fusils lui faisaient autour du corps, il avançait. Pour lui, les balles modifiaient leur trajectoire. Soudain, il en sentit une se poser sur son front. Il ne fut pas surpris de se sentir vivant. Cela lui faisait une douceur caressante comme un doigt léger. Elle s'immobilisait, parfois appuyait de toute sa présence chaude. Mais voilà que, de tous points de l'horizon, une voix montait, ébréchée par les claquements secs des fusils. Parfois, elle arrivait à se jucher sur une trajectoire, passait devant lui à la vitesse d'un train en pleine course.

— Par ici, par ici . . . ici, ici, ici, . . . lui criait la voix. Bientôt, il entendit les crosses s'abattre sur la terre molle. Enfin le silence s'établit. Lui continuait sa marche vers un horizon fait d'une ligne où ciel et terre avaient à peu près la même couleur. Il se disait :

— Je suis touché ! mais drôlement . . . oui, une drôle de balle . . .

Maintenant, la présence chaude lui était visible comme

une tache claire sur un vêtement noir. Et voilà que recommençait la voix :

— Par ici, par ici, avec des cris désespérés. Puisque personne ne tirait, « elle » avait tort d'ameuter tout le secteur avec une voix pareille. Car c'était une voix de femme. Le timbre, et cette démençe devant le danger, le lui prouvaient. . .

Quand il ouvrit les yeux, sur la rive du ravin où l'aman-dier s'agrippait de toutes ses racines mises à nu, il vit la femme qui l'appelait passer. Il s'étonna de ne l'avoir point reconnue plus tôt puisque c'était Adoracion. En tournant la tête pour la suivre des yeux, un rayon de soleil se déplaça sur son front.

Quelques mètres plus loin, elle abandonna le ravin, disparut. Faustin suivait, au-dessus de la garrigue, les mouvements de l'air chaud qui montait. Il reprit Adoracion dans son regard. La femme qui appelait allait se dresser sur la crête, vite engloutie par la descente. Il l'accompagna jusqu'au bout par jeu, lorsqu'un homme s'inscrivit sur le ciel, déambula d'un pas souple quelques mètres, disparut derrière un mur de pierres sèches comme un feu follet.

Adoracion montait.

Elle entra dans le mur de pierres, escamotée.

Dégrisé d'un coup, Faustin n'avait pas reconnu l'homme.

.....

Maintenant ils chargeaient. Debout sur le talon de la charrette, Idrou, le charretier, donnait la corde. Faustin l'enroulait deux fois autour de la cornelière, puis, les deux mains au cul de la comporte, il poussait un ah ! qui la jetait, avec fracas, sur le plancher du véhicule. Idrou la faisait louvoyer d'une ridelle à l'autre sur le plancher gluant de grappes écrasées, l'amenait sur le devant, la calait contre les supports de fer entre lesquels couraient les chaînes. La dernière comporte monta lentement. Faustin la soutenait dans ses mains en corbeille ; puis elle s'encastra,

jetée d'un bloc, sur le côté de la charrette. Idrou, d'une chaîne, ceintura la jumelée.

Il n'avait pas fini de vérifier tous les crochets, que la jeunesse prenait la charrette d'assaut, logeait ses paniers, installait des brassées de feuilles sur les comportes pleines. Le charretier allait et venait des brancards au talon, passait la main sous la ventrière du limonier.

— Ça ira... Toi Thérèse, passe devant...

Déjà loin, le vieux cheval des Bagnes amenait d'un pas fatigué, dans la jardinière cahotante, les vieilles et les mères.

Un coup de fouet, l'effort brutal et silencieux des muscles attentifs, le claquement des traits sur les brancards, la morsure des roues sur la terre et l'attelage s'arrachait de la vigne.

A l'ouest, le soleil était encore haut. Il pouvait être cinq heures. Des quatre coins des Planes, les « colles » affluaient vers les chemins, pressées de gagner, avant le crépuscule, la route nationale, plus sûre, où l'on était certain de trouver du secours en cas de besoin. La journée finie, les femmes enlevaient les foulards de tête, passaient leurs doigts dans leurs cheveux collés, enfouissaient au fond des paniers les tabliers sales et les espadrilles trouées. Lentes de tous leurs dos meurtris, de leurs jambes raides, elles s'en venaient vers le village. Il faisait un vrai temps de vendanges. Quoique les matins fissent prévoir des après-midi chaudes, il y avait quelque chose dans l'air qui démentait les orages et la canicule. Dès dix heures, la campagne se dorait. Le ciel prenait un bleu fatigué de début d'automne. A peine si les midis brûlaient aux flancs des pierres et faisaient l'air plus lourd autour des souches. On ne mangeait pas au fort des ombres, mais dans cette zone tiède à la lisière de l'ombre et du soleil. Au ciel, pas un nuage, mais cette immobilité limpide, purifiée, de tout de qui n'est pas durable. Les soirs se teintaient d'orange, éclaboussant les vignes de verts ternis où les cépages blancs tournaient au jaune pâle.

On remarquait, plus blanche, la poussière des routes. Jusqu'aux feuilles des ormes qui, sous les branches, pendaient encore vivantes, mais lasses et comblées. Avec les oranges qui passaient, des bleus et des violets discrets emplissaient les vignes, noyaient les lointains d'où le silence avançait derrière les charrois.

— Vise, dit Faustin, nous en avons pour jusqu'à neuf heures ! . . .

Et il montrait, sur le pont du Daly, la file des charrettes qui, depuis la Cave coopérative, se suivaient, collées les unes aux autres comme les anneaux d'une chaîne.

Avant le pont il fallut s'arrêter, prendre la suite derrière la longue file rangée au bord de la route.

— Tout le monde descend ! cria Idrou en enroulant les guides autour du collier. Les bêtes tirèrent le cou, s'ébrouèrent de la tête aux flancs.

Faustin cueillit sur la charrette des filles fichées dans les comportes, les jupes pleines de moût. Il y eut des rires pour des robes accrochées, pour des jambes endormies que la charrette rendait à la route dure.

Quand tout le monde fut parti, il ne resta plus qu'à attendre.

La nuit venait. L'automobile du boucher, revenant de Planar, passa, les phares en veilleuse. La route, un moment parut plus blanche et, quand l'auto fut passée, la nuit était venue tout à fait. De temps en temps, un long bruit de harnais, venu de la cave, courait le long de la file noire. Les charrettes avançaient de quelques mètres. Des chevaux, que ce faux départ trompait, avaient du mal à comprendre.

Faustin traversa le pont, se dirigea vers la cave.

— Oh ! Faustin !

— Oh ! tiens ! c'est toi, Malou. Nous sommes tout au bout, bons comme la romaine . . . Je te croyais au Pla du Miras, depuis hier. Mais, ce matin, je t'ai aperçu sur la traverse de la Plane ; de loin, j'ai reconnu la jument. Vous ne les en sortirez pas cette année . . .

Puis, plus loin :

— Oh ! Faustin !

C'était le Nègre.

Il sut que, toute l'après-midi, vaguement, il avait souhaité de le rencontrer. Il s'approcha, contourna la charrette. Le Nègre lui tendit la gourde. Il but. Ce n'était jamais de refus. Quand il eut essayé ses moustaches, il dit :

— S'il te faut un coup de main pour la Plane, le Joseph de mon frère est là. Je lui en ai touché un mot hier au soir, il viendra.

— Le Corse est venu pour le coup de main. Ça m'a beaucoup aidé. Sans ça, j'aurais dû m'aiguiser les côtes avec la hotte, entre les charretées. Six coupeuses sur le dos on n'a guère le temps de faire gazouiller la gourde ! Mais le Corse est fort comme pas un. Je lui revaudrai ça.

.....

Une ampoule électrique, pendue sous l'auvent, éclairait le fouloir qu'on voyait mal au fond de la conque. Mais on entendait les deux cylindres quand ils tournaient à vide. A quelques mètres, sous des auvents semblables, deux élévateurs montaient la vendange à pleins godets. Le moût débordant en retombait dans un bruit de cascade. Par les portes ouvertes, la demi-obscurité des caves s'animait du halètement des machines, du pantèlement des pompes à moteur. Parfois, au-dessus des cuves, l'ombre d'un homme courait ; un cri se multipliait dans l'écho des grands bâtiments jusqu'aux tuiles du toit que l'on voyait, claires et roses, sur la charpente...

Dehors, l'obscurité enchevêtrait les charrettes sur le terre-plein. Des faux départs s'amorçaient. La colère des hommes s'allumait à l'impatience des bêtes. Les trois décharges fonctionnaient encore, quoiqu'il fût près de neuf heures. On voyait les charrettes sortir de l'ombre, venir coller leur talon au quai. Les déchargeurs faisaient voler les cordages ou sonner les chaînes. Puis, un homme à chaque cornelière, la comporte, le flanc contre la ram-

barde, virait par dessus bord d'un mouvement brusque. Et la vendange tombait dans la benne du wagon avec un flac poisseux. Après quoi, les charrettes vides s'en allaient, légères, les cordages traînant après elles comme des algues. On les entendait passer sur le pont métallique plein de bruit creux.

Lucien eut à peine le temps de lever les bras que le wagon, qu'il s'apprêtait à peser, se renversait, vidant dans la conque noire la vendange glissante. Son cri arriva trop tard. Déjà le fouloir, sous la bouchée nouvelle, faisait un bruit sourd de faim apaisée. Des exclamations se croisèrent :

— Ce n'est pas pesé! . . .

— Comment? Pourquoi? . . . Si . . . Si . . .

— La bascule . . . mais non . . . attendez qu'on l'ait coincée . . .

Lucien leva les yeux vers tous ces hommes gesticulants, penchés au-dessus du quai. Il n'y avait pas de quoi brâmer d'importance . . .

— Avec ces nouveaux modèles de wagons, c'est à n'y rien comprendre . . .

Un vieux, à qui la faute incombait, se plaignait que l'on ne fît plus promener le wagon de la bascule au fouloir comme l'année passée. On avait ainsi le temps de parer à une erreur.

— À qui est la charge? questionna Lucien, dans l'obscurité.

Le Nègre sauta sur le quai avec une grimace mauvaise d'homme excédé.

— A moi, fit-il, dans un ricanement. Tu n'en as pas eu assez avec ma soeur, voilà que tu t'en prends à la récolte, feignant! Quand on n'est pas capable d'un travail, on le laisse à d'autres . . .

C'était la première fois que Lucien l'avait en face, presque à le toucher. Un flot de paroles lui montait à la gorge, enroulées comme des nœuds et cela lui faisait mal. Il restait stupide devant cette fatalité. Dans son dos, il

sentait le froid de la bascule. Pour lui, dans les yeux de tous ces hommes, il comprit qu'il n'y avait aucun secours. Cependant, le vieux fautif essaya de placer une parole, mais le flot qui sortait de la poitrine du Nègre emporta tout.

Au-dessus de Lucien la figure éclairée, aux yeux de fou, exultait :

— Dis que tu ne savais pas que c'était à moi ! Dis-le ! Cela ne te suffit pas l'honneur, il te faut encore ça . . . cochon !

On le retenait aux bras. Mais il se libérait d'un geste puissant des épaules.

— Salaud ! Bon à rien !

Il cracha toute sa haine d'un jet éraillé venu de la poitrine. Lucien leva les bras pour éviter l'affront. Il y eut malentendu. D'un bond, le Nègre s'enleva au-dessus de la rembarde.

Lucien le reçut en pleine poitrine, sentit les deux poings dans ses côtes et, dans son dos, la bascule s'incrusta jusqu'au sang. Le corps du Nègre roula dans la conque où le fouloir, au fond, grignotait les dernières grappes.

Il y eut des cris et des galopades vers les machines. Le mécanicien, perdu dans le bruit des pistons, n'avait rien entendu. Il fallut le secouer pour qu'il arrêât, d'un geste précis, toute sa mécanique . . .

Les dernières charrettes s'en revenaient vers la place où, chaque fois, les danses devaient s'arrêter pour leur livrer passage. Sur l'estrade, un pick-up remplaçait les musiciens. En hommage à cette musique nouvelle dont l'orchestration savante et les contretemps les surprenaient, il y avait foule. Comme s'ils étaient là pour quelques instants seulement, les spectateurs, debout, faisaient une couronne épaisse autour des danseurs. Derrière eux, les cafés n'avaient pas une chaise vide.

Quand la dernière charrette passa, au milieu d'une pause, on fit à Faustin un bel hourvari.

Il aida Idrou à dételer, clappa de la langue pour faire

avancer vers l'étable le cheval harassé. Puis il suivit la rue, souleva le rideau de sac d'une porte, entra. Il était en train de pendre à un clou, derrière la porte, son sac, quand la mère lui dit, dans le dos :

— Le Lucien de la Nane continue à en faire des belles. Voilà qu'il a jeté le Nègre dans le fouloir de la cave... Pour sûr que le Nègre fera un malheur, pour sûr...

(à suivre.)

François TOLZA.

ALUN LEWIS, POÈTE DE CETTE GUERRE.

Les journaux ont annoncé la mort du poète et écrivain Alun Lewis, des suites d'un accident survenu aux Indes, où il faisait son service militaire.

Chose curieuse, un des derniers contes que j'ai lus de lui, *Ward O'3 b*, analysait le caractère de quatre officiers et la façon dont chacun d'eux réagissait à ses blessures et à la coïncidence qui les avait réunis dans la salle d'hôpital où ils étaient soignés par l'infirmière Normanby. L'un d'eux, le lieutenant Anthony Weston, représentait en quelque sorte, je pense, l'auteur lui-même. Il avait été gravement blessé par l'explosion d'une mine anti-tank, et il est tragique de songer qu'Alun Lewis devait trouver la même mort.

Lewis est un des rares poètes anglais qui occupent dans cette guerre la place que Rupert Brooke a tenue pendant la guerre précédente, quoique son œuvre soit à la fois plus forte et moins fluide, et que, par son esprit, on puisse le rapprocher davantage d'Edward Thomson. Et voici qu'il meurt à l'âge de 26 ans, victime de cette guerre qu'il a tant haïe.

Il se fit tout d'abord remarquer, je m'en souviens, par le poème qui commence :

*All day it has rained, and we on the edge of the moors
Have sprawled in our bell tents, moody and dull as boors,
Groundsheets and blankets spread out on the muddy ground.
And from the first grey waking we have found
No refuge from the skirmishing fine rain
And the wind that made the canvas heave and flap
And the taut wet guy ropes ravel out and snap.*

Il a plu tout le jour ; nous autres aux abords d'une bruyère, Vautrés dans les tentes rondes, sombres et maussades comme des sangliers, Bâches et couvertures couvrant la terre vaseuse. Et depuis le réveil gris, il n'est pas d'abri contre la guerilla de la bruine, Ni du vent qui gonfle la toile des tentes et la dégonfle, Effilochant les cordages tendus d'humidité et les faisant sauter.

Aujourd'hui on trouve le poème entier dans n'importe quelle anthologie de poésie de guerre : il restera pour nous comme l'expression de cette « drôle de guerre » de 1939-1940.

A sa mort, Alun Lewis nous laissait deux livres, l'un de poèmes, l'autre de contes. Le premier, *Raiders Dawn*, contient bon nombre de poèmes d'amour et d'autres pièces lyriques, mais c'est la poésie de guerre qui y tient la place prépondérante. Dans le second livre, *The Last Inspection*, Lewis fait preuve de sensibilité et de délicatesse dans la description des caractères. Il a une vaste compréhension des mobiles intimes qui donnent un sens à des actes en apparence inexplicables. Les caractères qu'il a conçus antipathiques nous apparaissent sous un jour cru et cynique. Un de ces contes, *They Came* (« Ils sont passés » — *ils*, ce sont les bombardiers allemands) remporta le Prix E. J. O'Brien pour 1942.

La tragédie de Lewis, comme celle de tant d'autres poètes, est sa haine de la guerre. Partout dans ses œuvres on trouve l'expression de l'ennui, de la désillusion et

des regrets que le service militaire a causés en lui comme en tant d'autres. Wilfred Owen disait pendant la dernière guerre : « La poésie est dans la pitié. » Mais cette pitié, Owen la réservait aux blessés et aux mourants, tandis que Lewis offre la sienne aux blessures de l'esprit et à la mort du cœur. Il décrit :

*The rough immediate life of camp
And barracks where the phallic bugle rules
The regimented orchestra of love :
The subterfuge of democracy, the stench
Of breath in crowded tents, the grousing queues
And bawdy songs incessantly resung
And dull relaxing in the dirty bar...*

Brutale et immédiate vie des camps,
Casernes, où le clairon phallique domine
L'orchestre enrégimenté d'amour.
Démocratie de faux semblant,
Haleines nauséuses emplissant les tentes surpeuplées, les files
de maugréeurs,
Et les rengaines grossières sans cesse répétées,
Et la fade détente dans le bar immonde...

A tout cela, l'être sensible n'oppose que

The pathetic contempt of the lonely for the crowd.

Le pathétique mépris du solitaire pour la foule.

Bien que Lewis sût surmonter une telle situation, et même se montrer digne du grade d'officier au moment même où il écrivait ses grands poèmes, il comprit que la vie militaire peut être aussi meurtrière que la balle de l'ennemi. Et la tragédie qu'il entrevoyait n'était rendue que plus poignante par le fait que, pendant que les soldats n'avaient rien de mieux à faire que nettoyer leurs boutons, faire l'exercice, et éplucher les pommes de terre ; de

*Smoking a woodbine, darning dirty socks
Reading the Sunday papers...*

Fumer une sèche, ravauder les chaussettes sales,
Lire les journaux du dimanche,

leurs femme et enfants étaient à la merci des bombardiers ennemis dans leurs propres villes. L'ironie de cette situation apparaît fréquemment dans les histoires brèves de Lewis, et s'exprime brillamment par le sentiment de nostalgie et de frustration émanant de certains de ses poèmes.

Toutefois, malgré la haine que Lewis portait à la guerre, il ne douta jamais de l'issue du conflit. Il ne fut jamais pacifiste ; au contraire, tout au début de la guerre, il s'engagea dans le Régiment des « South Wales Borderers », comprenant que c'était là une nécessité. La guerre signifiait pour lui le combat inévitable contre le fascisme, oppresseur de l'esprit et tortionnaire de la chair.

Il ne pouvait pas concevoir un monde fasciste dans lequel il n'y aurait pas de place pour la pensée, pour la beauté et pour l'individu. Dans le poème *Raiders Dawn*, il en exprime son dégoût en mots bien venus. Les avions assaillants sont repartis, la maison est en ruine, mais —

*Blue necklace left
On a charred chair
Tells that beauty
Was startled there.*

Collier bleu abandonné
Sur la chaise carbonisée
Raconte que la Beauté
Fut foudroyée là.

L'amertume et la rage ne se font pas tout d'abord sentir, mais dès qu'elles pénètrent à travers ces mots suaves jusque dans la conscience du lecteur, l'effet d'horreur en est doublé.

Bien qu'Alun Lewis n'eût guère de doute quant à l'issue finale du conflit, il était en même temps un écrivain sincère et il ne pouvait pardonner les erreurs commises pendant cette guerre. Son but était de peindre les hommes de son époque, qui se frayent un chemin vers un monde nouveau, et il n'avait pas de pitié pour tous ceux qui

prétendent leur barrer la route, et il cingle en ces termes :

*the loud celebrities
exhorting us to slaughter.*

les bruyantes célébrités
qui nous exhortent au carnage.

Ainsi, s'il est vrai qu'il était révolté par les aviateurs nazis, il ne l'était pas moins par la figure ravagée du jeune commandant impulsif et vicieux ; par le capitaine et par le sergent qui se fiaient entièrement aux capacités de leurs subordonnés, « incapables de devenir officiers simplement à cause de leur dos voûté » ; et par le sergent-chef à l'haleine puante, glapissant et tonnait sur ses hommes. Ceux-ci étaient indignes de la cause pour laquelle Lewis et tant d'autres combattaient. Ce n'étaient que des Myrmidons pour ce général de brigade dont la dernière inspection fut annulée à cause de l'abondance de son déjeuner d'adieu.

On attend d'un poète de guerre qu'il affiche un certain patriotisme. Dans l'œuvre d'Alun Lewis, ce sentiment se fait jour dans ses descriptions de la campagne et du paysage anglais :

*And I can remember nothing dearer or more to my heart
Than the children I watched in the woods on Saturday
Shaking down burning chestnuts for the schoolyard's merry play.*

Et je ne puis me rappeler d'image plus chère et plus proche
Que ces enfants que j'observais samedi dans la forêt
Secouant des arbres les rougeoyantes châtaignes pour les jeux
insoucients de l'école.

Et dans un autre poème il décrit :

*The flash and play of finches
Who are as beautiful
And as indifferent to me
As England is, this Spring morning.*

L'éclat et les ébats des pinsons
 Aussi charmants à mes yeux
 Et aussi indifférents,
 Que l'Angleterre l'est en ce matin printanier.

Cependant Lewis fut surtout un patriote dans sa façon de sentir et d'aimer les soldats anglais, qu'il décrit dans ses contes et qui furent à diverses occasions ses compagnons.

Alun Lewis écrivait :

*Only the fleeting sunlight in the forest
 And dragonflies's blue flicker on quiet pools
 Will perpetuate our vision
 Who die young.*

Seuls le fugitif rayon de soleil dans la forêt
 Et le vol vacillant des bleues libellules par les calmes étangs
 Perpétueront notre vision,
 Nous qui mourons jeunes.

J'ai idée que tout le temps il s'est rendu compte qu'il ne survivrait pas à la guerre. Il y a dans sa poésie comme l'intuition de la mort, et cela même rend son œuvre encore plus complète. « J'ai quitté, dit-il,

*The lovely bodies of the boy and girl
 Deep in each other's arms,
 And I have left
 The beautiful lanes of sleep...*

Les beaux corps du garçon et de la jeune fille
 Profondément dans les bras l'un de l'autre
 Et j'ai quitté les belles avenues du sommeil.»

Car il se rend compte que —

*Always in Shakespearian tragedy
 The foils are poisoned that the good may die.*

Toujours dans la tragédie de Shakespeare
 Les fleurets sont empoisonnés afin que les bons périssent.

Et c'est cette atmosphère qui colore son dernier poème :
Postscript : For Gweno —

*If I should go away
 Beloved, do not say
 'He has forgotten me.'
 For you abide
 A singing rib within my dreaming side ;
 You always stay.
 And in the mad tormented valley
 Where blood and hunger rally
 And Death the wild beast is uncaught, untamed
 Our soul withstands the terror
 And has its quiet honour
 Amid the glittering stars your voices named.*

Si je devais partir,
 Aimée, ne dis pas :
 « Il m'a oubliée. »
 Car tu séjournes
 Telle Ève, une côte musicale enfouie dans mon flanc rêveur ;
 Tu demeures.
 Et dans cette vallée tourmentée de démence
 Où le sang et la faim font front ensemble
 Où la Mort, ce grand fauve, rôde en liberté, Indompté,
 Notre âme résiste à leurs terreurs
 Et conserve sa calme intégrité
 Parmi les étoiles scintillantes que ta voix a nommées.

L'œuvre d'Alun Lewis vivra probablement pour trois raisons : Tout d'abord, elle résume toute une époque avec fidélité et finesse ; ensuite, elle contient une réelle connaissance de l'humanité et de l'amour pour les hommes ; enfin, Lewis a jeté son regard au delà du présent, et l'avenir qu'il a entrevu, bien qu'il fût plein d'angoisses pour lui-même, suggérait un bonheur accessible aux autres. On a dit, à la mort d'un grand chef : « De son vivant, il fut l'étoile qui éclaira la route d'une courageuse nation et, quand il mourut, les enfants pleuraient dans les rues. » Un jour, on pourra peut-être en dire autant des poètes.

John WALLER.

LA CHUTE D'EL-ARICH

(Décembre 1799).

ÉCLAIRCISSEMENTS.

RÉCIT DE L'HISTOIRE SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

(SUITE.)

Bromley et le prisonnier partirent ; le 18 frimaire (9 décembre), ils étaient en vue des avant-postes d'el-Arich. Bromley portait l'habit anglais sous sa longue robe turque ; son compagnon avait son uniforme français. Averti de l'arrivée du parlementaire, Cazals lui envoya une tente et des rafraîchissements ; puis il sortit du fort pour s'aboucher avec lui. La sommation assez ridicule de John Douglas provoqua une réponse énergique et digne, et des explications verbales achevèrent de convaincre Bromley qu'on n'aurait pas bon marché d'un caractère aussi loyal et aussi ferme. Mais, pendant que ceci se passait entre le commandant et le parlementaire, le prisonnier français s'était glissé jusqu'aux avant-postes, où bientôt une curiosité contagieuse eut groupé autour de lui une foule de camarades. Le prisonnier parlait avec emphase des bons traitements qu'il avait éprouvés, il montrait avec affectation l'argent qu'il avait reçu, appuyait par-dessus tout sur la promesse que le Grand-Vizir lui avait faite de le renvoyer en France. Parmi ses auditeurs, les uns l'écoutaient à demi-convaincus ; les autres exprimaient leurs doutes. « Vous ne m'en croyez pas, leur dit-il alors, eh bien ! vous croirez peut-être le lieutenant. Tenez, voici la lettre qu'il écrit aux officiers

de la 9^e». Cette lettre n'était pas cachetée ; elle courut bientôt de main en main ; elle finit même par causer une rumeur qui appela l'attention du commandant. A l'instant, il sentit la faute commise, et, pour la réparer, il renvoya le prisonnier dans la tente de l'officier parlementaire. A sa demande de restitution d'effets, il fut répondu qu'on s'en occuperait et qu'on les lui ferait tenir, s'il y avait lieu.

Tel est le récit du capitaine Bouchard que les parties intéressées ont contesté. Le Bromley anglais, général Tromelin aujourd'hui, violemment attaqué par cette version, et plus maltraité depuis dans les Mémoires du duc de Rovigo, a dû provoquer une espèce d'enquête contre des détails tronqués ou faux. Le prisonnier dont il est question s'est nommé. Ce n'est pas un caporal de sapeurs, mais un sergent de grenadiers de la 9^e nommé Truptil, devenu capitaine plus tard et vivant encore. Dans une pièce explicative des faits, et dont la copie est sous nos yeux, il déclare avoir accompagné le lieutenant-colonel Bromley à el-Arich dans le seul but de réclamer ses effets et ceux de ses camarades ; il nie la circonstance de la lettre remise, de l'argent exhibé et des initiatives d'embauchage. Il entre dans des particularités qui donnent à ses dires un caractère de franchise difficile à repousser.

Quoi qu'il en soit, l'événement prouva. plus tard, que de mauvais germes existaient dans la garnison d'el-Arich. Étaient-ils le fait d'un mécontentement commun à toute l'armée, d'un mécontentement d'ancienne date et né du départ de Bonaparte ? Avaient-ils été semés par l'influence anglaise, et venaient-ils de se développer plus intenses encore par les instigations d'un caporal ou d'un sergent prisonnier ?

Les faits ont prouvé que la première de ces deux suppositions était plus admissible que la seconde. Par une faute inqualifiable, la garnison d'el-Arich se composait alors de la partie la plus indisciplinée d'une armée toute mécontente. La compagnie de grenadiers de la 13^e demi-brigade, qui en

faisait partie, venait récemment de recevoir dans ses cadres une portion de la 2^e demi-brigade, licenciée pour le fait d'insubordination (1); et cette compagnie était devenue le pivot de la conspiration nouvelle. Ces soldats, déjà aigris, n'eurent pas de peine à insinuer à leurs camarades qu'on leur avait donné à défendre un poste indéfendable, dans la seule vue de les perdre et de les sacrifier. Le hasard voulut qu'au moment où cette idée fermentait dans les têtes, la nouvelle se répandit de l'évacuation de Katieh, circonstance qui laissait les Français d'el-Arich coupés de tout renfort, isolés, perdus au milieu des sables, livrés à la discrétion de hordes sauvages et sanguinaires. On conçoit alors que de telles impressions d'une part, et de l'autre la chance d'être admis à capituler, grâce à la médiation anglaise, aient amené dans la suite de ce siège un conflit déplorable pour l'honneur des corps et l'inviolabilité du drapeau.

Depuis la sommation du colonel Douglas, il était évident que le fort d'el-Arich allait être attaqué. Son commandant le prévint, et il pressa les travaux de défense. Les reconnaissances aux environs, devenues inutiles et dangereuses, furent supprimées; on suspendit les travaux d'un bastion à demi-élevé, et l'on établit des blindages à l'intérieur avec des palmiers coupés dans la plaine. Dans ce moment décisif, la garnison n'avait qu'un effectif de quatre cent cinquante hommes. Elle se composait du 1^{er} bataillon de la 13^e demi-brigade d'infanterie, d'une compagnie de canonnières, de quatre compagnies de sapeurs et de mineurs. L'artillerie se composait de quatre pièces de 8, de quatre pièces de 4 et de deux obusiers de 6. Il y avait dans le fort trois mille boulets et trois cents mille cartouches d'infanterie. Une

(1) Cette 2^e brigade fut ensuite réorganisée (ROUSSEAU, p. 139).

quarantaine de prisonniers turcs étaient renfermés dans cette enceinte, pêle-mêle avec la garnison.

Cependant l'armée ottomane s'ébranla vers la fin de frimaire, et, par une coïncidence étrange, presque le même jour où Desaix et Poussielgue, reçus à bord du *Tigre*, invoquaient l'armistice comme le préliminaire de toute négociation. Dans le même temps, le Grand-Vizir échangeait aussi avec Kléber des lettres amicales et pacifiques, et sir Sidney ne manquait aucune occasion d'insister sur la nécessité d'éviter une inutile effusion de sang. Quand une trêve semblait être ainsi dans les démarches et dans les intentions, la guerre fut commencée. Il est possible qu'elle résultât d'un petit complot concerté entre le Commodore et le dignitaire turc ; mais on peut croire avec autant de raison que l'impatience des troupes ottomanes força la main à leurs généraux. Ce n'était pas là, en effet, une armée européenne, où la pensée du chef domine toutes les prétentions des corps et toutes les turbulences des individus. Ramas de peuples et de soldats divers, les bandes du Grand-Vizir marchandaient souvent son autorité et lui imposaient des conditions. Ainsi, l'avant-garde, composée de Mamlouks qui rêvaient de nouveau la souveraineté de l'Égypte, dévoraient déjà l'espace, et murmuraient des retards jetés à la traverse. Il en était de même des Bédouins accourus sur l'espoir du pillage, des Osmanlys, qui se partageaient d'avance les trésors des Français, des peuplades d'Asie et d'Europe que la Porte avait conviées à cette curée lointaine. Quand ces hordes de combattants se furent groupées à Ghazah, qu'elles eurent apprécié leur nombre et connu leurs ressources, il devint difficile de comprimer cette exaltation fiévreuse qui les poussait en avant ; de contenir par des paroles et par des menaces ces hommes habitués de tout temps à désobéir.

Que ce fût ou non la volonté de Youssouf, ils marchèrent, ils parurent devant el-Arich le 1^{er} nivôse an VII (22 décembre

1799). Trente mille hommes environ composaient ce corps d'avant-garde, sous les ordres de Regeb-Pacha. Ce chef s'établit sur le torrent qui couvre le fort, occupa le bois de palmiers qui l'avoisine, s'étendit au pied des dunes, porta un corps de Mamlouks aux puits de Messoudiah, et poussa un gros de cavalerie jusqu'à la gorge du Désert. Ainsi le fort était investi d'une manière à peu près complète, et ses communications avec l'Égypte se trouvaient coupées. A la suite de ces dispositions, Regeb-Pacha envoya sommer la place, menaçant Cazals de ne faire aucun quartier à la garnison si elle résistait. Le commandant répondit par un refus énergique.

Alors le siège s'ouvrit. Du 1^{er} au 2 nivôse (22 au 23) les Turcs, dirigés par des officiers anglais, ouvrirent la première parallèle qui couronna bientôt toutes les hauteurs à une distance moyenne de deux cent cinquante toises. Sa direction était déterminée par environ deux cents étendards de toutes les couleurs arborés sur le revers.

De leur côté, les assiégés veillèrent à la défense. Dès l'apparition de l'armée ottomane, le commandant avait fait combler les citernes environnantes, disposer les batteries, renforcer leurs parapets, blinder les portes des magasins. Une partie de la garnison et les sapeurs élevaient d'autres blindages pour servir de logement, construisaient dans le fossé du nord des banquettes pour la fusillade, retranchaient le puits placé sur le glacis du front de l'est. Les parapets étaient garnis de sacs à terre ; on élevait des échafaudages de charpente pour abriter les tirailleurs dans le cas où le parapet aurait été abattu ; enfin on établissait des communications entre les tours pendant que les mineurs construisaient des galeries, pour couvrir les faces où auraient pu s'établir les mineurs ennemis. Tous ces préparatifs ordonnés et exécutés devaient ouvrir des chances à une longue et utile défense.

Du 2 au 3 nivôse (23 au 24) les Osmanlys établirent leur seconde parallèle à trois cents mètres du fort avec deux

batteries de trois pièces chacune. Le feu de ces ouvrages, qui commença ce jour même, salua l'arrivée du Grand-Vizir au camp du siège. Son quartier-général s'installa le soir sur un monticule de sable adossé à un bois de palmiers. Le colonel Douglas, le lieutenant-colonel Bromley et quelques autres officiers anglais, l'agent russe Franchini, et le mamlouk Othman-Bey accompagnaient le chef osmanly.

Jusqu'au 4 nivôse (25), nul incident grave ne traversa les opérations du siège. Quoique supérieure en nombre à celle du fort, l'artillerie ottomane n'avait donné jusqu'alors qu'avec une infériorité marquée. Une pointe un peu hardie des janissaires vers les glacis avait été annulée avec bonheur par une sortie de la garnison ; et l'avantage était visiblement resté aux assiégés, quand des rumeurs sourdes, des velléités d'insurrection contagieuse, circulèrent parmi les défenseurs du fort. Un petit noyau de soldats mutins s'était grossi peu à peu de tous les lâches qu'effrayait la perspective d'une prise d'assaut. Pendant que la canonnade turque grondait le plus vivement, des bruits de toute nature avaient circulé sur le rempart. On se disait que la garnison d'el-Arich était sacrifiée au salut du reste de l'armée ; que, dans l'intérieur, le mouvement de retraite était en pleine exécution ; que Katieh venait d'être évacué ; que Salihieh le serait à son tour ; que les quatre cent cinquante défenseurs du fort étaient tous destinés à périr dans ces Thermopyles de l'Égypte. On se racontait, en les exagérant, les atrocités habituelles des Turcs, leur mépris pour tous les droits de la guerre ; on ne rêvait que sacs, que pillage, que têtes plantées au bout des piques des Osmanlys, ou entassées dans des sacs pour être offertes au Sultan de Constantinople. Dans les trois premiers jours du siège, tout se borna à des murmures et à de vagues menaces ; mais soit que la présence du danger eût donné plus d'audace aux mécontents, soit que des intelligences se fussent, à l'insu des chefs français, établies entre la garnison

et le camp du siège, bientôt ces premiers symptômes firent place à des plans de révolte organisée, à une conjuration militaire trop puissante pour être vaincue. Le 4 nivôse (25) les chefs de ce complot portèrent le dernier coup aux crédules et aux peureux. « Voyez, allaient-ils disant, voyez les forces du Vizir. Ils sont là cinquante mille hommes, vous êtes quatre cents ; vous résisterez un jour, deux jours, une semaine, mais après ? On vous prendra à l'escalade, et ce sera fait de vous. Et à quoi bon ce sacrifice ? Comment profitera-t-il à l'armée ? Vous mourrez oubliés ici, sans gloire pour vous, sans utilité pour la France ? Il vaut mieux se rendre, il vaut mieux traiter ; résister est folie ». Et peu à peu, à l'aide de pareils propos, ces misérables embaucheurs parvinrent à rallier à eux le quart de la garnison, et à ébranler la foi du reste. Un projet de lettre au commandant fut discuté, adopté par les rebelles et couvert de signatures de soldats et de sous-officiers de divers corps. On y lisait :

« Vous voudrez bien, citoyen commandant, remettre le fort que vous commandez à l'ennemi dans le délai de douze heures. Convaincus qu'il n'y a plus ni instruments, ni médicaments pour les blessés, nous vous invitons à finir cette affaire et vous aurez l'estime de vos camarades ».

Prévenu de ce qui se passait, Cazals s'était borné d'abord à recommander aux chefs des différentes armes la surveillance la plus sévère. Les postes venaient d'être placés comme la veille, et rien ne semblait menacer la tranquillité du fort, lorsqu'à huit heures du soir un caporal de la 13^e demi-brigade apporta au commandant la lettre que nous venons de reproduire. Cazals fit arrêter cet homme ; on l'interrogea scrupuleusement ; mais on n'obtint de lui aucune indication, ni sur le contenu de la missive, ni sur la personne qui la lui avait remise. Il parut même être étranger au complot ; son nom du moins ne se trouva pas parmi les signataires.

Le même soir, le commandant rassembla les officiers, fit

un appel à leur loyauté et à leur courage, et leur lut ensuite l'insolente et indigne adresse des rebelles. Tant de lâcheté les révolta tous. Le 5 nivôse (26) au point du jour, la garnison entière fut rassemblée dans l'intérieur du fort ; et là, en présence du drapeau : « Quoi ! s'écria le commandant, les soldats d'el-Arich demandent à leur chef de se déshonorer et de les déshonorer tous avec lui ? Vous, des Français, vous vous rendriez sans combattre ? Vous vous livreriez à merci, vous l'avant-garde de l'armée égyptienne, sur qui le Général en chef a dû compter, qu'il va secourir, si vous tenez bon quelques jours. » A la suite de cette vive apostrophe Cazals énuméra les ressources du fort, les chances de résistance qui lui restaient ; il flétrit les agents du désordre, montra à quelles suggestions étrangères ils obéissaient. « On vous a dit que vous seriez reconduits en France, ajouta-t-il ; eh bien ! je vous le dis, la France rejeterait de son sein ceux de ses enfants qui l'auraient trahie et déshonorée. »

Ces paroles si fermes, cette attitude calme et conciliante, ces explications données avec dignité, restèrent sans influence sur la minorité factieuse. Les conseils furent accueillis par des murmures, les observations couvertes par des cris de sédition ; on alla jusqu'à méconnaître la voix du chef, on lui imposa silence. Parmi les mutins se distinguaient surtout les grenadiers de la 1³^e demi-brigade, et ce fut en vain que leur chef de bataillon et les autres officiers s'interposèrent pour les ramener à l'obéissance. De toutes parts s'élevaient des interpellations particulières ; ici, on cherchait à séduire les plus braves ; là, on menaçait les timides, et le plus scandaleux tumulte régnait depuis quelques instants, quand la voix de Cazals le domina de nouveau. « Vous refusez de revenir au devoir et à la raison ; vous voulez qu'il soit dit à la face du monde qu'à el-Arich les Français ont été des lâches. Eh bien, soit ! Vous êtes libres de vous déshonorer. Moi, je reste ici avec la poignée d'hommes fidèles qui me reste ; nous y mour-

rons pour la sainteté du drapeau. Vous, partez, si tel est votre désir ; allez mendier les outrages des Turcs : partez, les portes vont s'ouvrir.»

Les pont-levis s'abattirent en effet ; mais cette inspiration du chef avait provoqué une réaction. Mis au défi, les factieux reculèrent ; ils restèrent immobiles ; la partie bien intentionnée de la garnison donna alors l'élan : au tumulte et aux cris succédèrent l'ordre et le silence ; les diverses compagnies retournèrent à leur poste.

Mais la partie était seulement remise : Cazals le sentit, il provoqua une espèce de conseil de guerre, où il fut question d'arrêter et de punir les plus ardents instigateurs de la révolte : la majorité se prononça contre cette mesure énergique qui aurait, suivant elle, accéléré le résultat qu'elle voulait empêcher.

Pendant les 6 et 7 nivôse (27 et 28 décembre), les travaux d'attaque et de défense se poursuivirent avec un acharnement égal. L'artillerie du fort répondait au canon des tranchées avec une supériorité de tir évidente. Aussi, malgré l'appareil déployé par les Osmanlys, nul progrès bien réel n'avait suivi leurs opérations plus bruyantes que redoutables. Après six jours de tranchée ouverte, après huit mille coups de canon et trois mille bombes envoyés par eux, les remparts n'étaient pas entamés, et presque toutes les pièces étaient encore en bon état. Une canonnade bien dirigée, un grand feu de mousqueterie, de petites sorties faites à propos, quelques retranchements intérieurs, des lignes de contre-approche et des dehors défendus pied à pied, voilà quels étaient les moyens mis en œuvre par Cazals, moyens qui avaient neutralisé les tentatives ennemies. On occupait toujours la lunette, le fossé du nord et le glacis ; on avait l'espoir de soutenir le siège tant que dureraient les munitions de guerre, et on les ménageait de manière à ce qu'elles fussent suffisantes pour résister une quinzaine de jours.

La journée du 8 nivôse (29 décembre) trompa tous ces calculs et toutes ces précautions. Les Turcs semblèrent s'ébranler, ce jour-là, pour une attaque générale. Sortant en foule de leurs tranchées, ils vinrent s'établir à quinze toises du bastion à demi achevé, pendant qu'ils attaquaient le poste du puits et menaçaient les autres points de la circonvallation. Tous les avant-postes français s'étaient repliés, les assaillants poussèrent leurs avantages jusqu'au pied même des remparts, s'y couvrirent de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, et parvinrent à s'y maintenir malgré la fusillade qui partait des tours et des parapets voisins.

Cette attaque inopinée jeta dans la garnison un désordre difficile à décrire : au lieu de défendre les ouvrages avancés, elle recula, les rendit presque sans coup férir. Servis par cette terreur panique, les Turcs gagnèrent du terrain : un grand nombre s'étaient jetés dans les retranchements voisins du puits ; d'autres occupaient les glacis de l'est : d'autres les postes situés autour du bastion, et ce mouvement avait mis hors de combat vingt hommes, au nombre desquels était le lieutenant du génie Piquet, officier plein d'honneur et de bravoure.

A ce moment commença dans l'intérieur du fort la scène la plus tumultueuse et la plus révoltante. Saisis de peur, les soldats s'écriaient que les Turcs avaient attaché la mine, et que les murailles allaient sauter ; ils accusaient l'obstination du commandant, et déclaraient qu'il n'y avait de salut à espérer que dans une capitulation immédiate. Cazals essaya de calmer ces frayeurs. Il fit jeter quelques obus sur les points menacés, et ordonna de déplacer toutes les poudres, tous les projectiles qui pourraient aggraver l'explosion. Un moment, il crut que ces mesures avaient encore une fois annulé la révolte, et, pour tenir les esprits en haleine, il crut devoir hasarder une sortie. Les grenadiers de la 13^e demi-brigade furent commandés, et Ferey, leur capitaine, se mit à leur

tête. Ce brave officier ouvrit la barrière, commanda la marche, et partit. Mais arrivé à l'entrée du retranchement, il se retourna et ne vit que trois hommes derrière lui : les autres n'avaient pas bougé de place. Il revint à la charge, insista auprès d'eux, les pria, les adjura, au nom de la patrie ; mais ce fut inutilement. Le commandant qui survint renouvela de semblables efforts ; il s'élança en tête de la colonne, chercha à rendre l'élan à cette troupe inerte : tout échoua. Les grenadiers répondirent qu'ils ne voulaient plus se battre.

A leur exemple, les autres compagnies mollirent, désespérèrent de la résistance, et méconnurent les ordres des chefs. En proie à une rébellion complète, la forteresse ressemblait plutôt à un vaste club qu'à un champ de bataille. On y discutait au lieu de faire feu ; on y faisait un appel à l'ennemi, au lieu de le repousser par la force. Au milieu de cette anarchie militaire, le commandant et ses officiers allaient courant sur le rempart, donnant partout l'ordre de continuer le feu ; prenant eux-mêmes les mousquets que les soldats jetaient à terre, ramassant les mèches que les canonniers avaient laissées et mettant le feu aux pièces désertées par leurs servants.

Malgré cette lutte courageuse des chefs contre les soldats, la sédition ne fit que continuer et grandir. Les grenadiers de la 13^e, qui en étaient toujours la tête et les bras, en vinrent même jusqu'à monter sur le parapet de la lunette : là, dressant leurs fusils la crosse en l'air, ils apostrophaient les assiégeants, et leur criaient qu'ils étaient prêts à se rendre. A cet appel, quelques Turcs sortirent en effet de leurs retranchements, et marchèrent vers les murailles, aux acclamations des grenadiers qui se répétaient comme un mot d'ordre : « Ne tirez pas, ne tirez pas ; ce sont des parlementaires ». Quelques-uns d'entre eux poussèrent même l'audace jusqu'à violer le drapeau ; ils l'abattirent et le jetèrent dans la lunette : rapporté par un grenadier et arboré de nouveau, ce palladium national fut encore menacé par ces lâches ; l'un d'eux essaya

d'y substituer un drapeau blanc ; mais, indignés de ce sacrilège, quelques nobles cœurs trouvèrent une énergie surnaturelle ; le capitaine Guillermin chargea les rebelles à coup de sabre ; le sergent Codicé s'adossa au bâton du drapeau avec son fusil en joue et prêt à faire feu contre le premier qui l'attaquerait. Ces deux braves tinrent ainsi contre tous les efforts de ces furieux.

A ce moment, le commandant Cazals, dans l'espoir de gagner du temps et de ramener ensuite les rebelles, se décida à dépêcher un parlementaire au Grand-Vizir ; il chargea le lieutenant du génie Bouchard de cette mission périlleuse. Placé en face de la mort, Bouchard n'hésita pas, il descendit dans la lunette, sauta du parapet sur l'épaule d'un Turc, et de cette épaule dans le fossé, se vit en un instant cerné, porté par cette foule hideuse, et dévalisé de telle sorte que ses habits ne furent plus que des lambeaux : les épauettes et les boutons étaient arrachés ; les poches étaient coupées. Grâce à la protection de Moustafa-Pacha qu'il trouva sur son chemin, l'officier français, menacé à chaque minute, parvint toutefois sain et sauf à la tente du Grand-Vizir. Quand il fut en sûreté, les événements avaient marché si vite, que son rôle de parlementaire était fini. Le fort appartenait aux Turcs.

En effet, malgré tous les ordres de Cazals, le feu des remparts avait entièrement cessé, et les Turcs occupaient le pied des ouvrages : tour à tour la trahison ou la lâcheté leur livrèrent le bastion et la lunette, et l'oubli de tout devoir et de toute prudence fut poussé si loin que des grenadiers jetèrent des cordes aux assaillants pour les hisser dans la tour et sur le rempart. Bientôt à côté du pavillon tricolore qui flottait encore se déployèrent une foule de petits drapeaux osmanlys. A cette vue les quarante prisonniers turcs que recélait le fort et qui s'étaient tenus jusque-là assez tranquilles, s'élançèrent sur les Français, commencèrent le massacre intérieur et firent une brèche d'ouverture pour leurs

camarades. De leur côté, les assaillants, parvenus à l'aide de cordes en haut des murailles, tuaient à coups de sabres ceux qui venaient de les aider dans cette ascension. Ainsi de toutes parts commençait cette scène de carnage que les rebelles avaient voulu éviter, ce sac du fort rendu plus douloureux et plus horrible encore par ce qui l'avait précédé.

Cazals vit que tout était perdu et qu'il fallait se résigner à une mort glorieuse : treize drapeaux ennemis figuraient sur les créneaux ; le nombre des Turcs introduits dans le fort dépassait alors celui des Français. A chaque minute, il entrait de nouveaux assaillants par le mur, par la poterne, par les matériaux amassés près des bastions, par la communication que les prisonniers avaient ouverte. On ne se battait plus dans le fort ; on égorgeait ; quelques hommes à peine retrouvaient en face d'une fin inévitable des moments d'héroïque énergie. Un caporal d'artillerie, l'un des rebelles, tuait huit Osmanlys de sa main, rachetait ainsi sa faute, et tombait expirant. Toute la plate-forme intérieure du rempart était jonchée de cadavres et baignée de sang.

Ce fut alors que le commandant rallia autour de lui quelques officiers et un petit nombre de soldats fidèles ; il se retira avec eux sous la voûte de la porte, s'y établit, s'y barricada décidé à attendre l'ennemi. Quelques minutes s'étaient écoulées quand le colonel Douglas, hissé comme les autres à l'aide d'une corde, se présenta devant les débris de la malheureuse garnison. Cet officier supplia Cazals de se rendre pour mettre fin à ce massacre, d'ouvrir les portes et de se confier à la loyauté des chefs assaillants. Le commandant refusa et protesta qu'il périrait sous les ruines du fort, si on ne lui accordait pas une capitulation.

Pendant que ces pourparlers avaient lieu à l'intérieur, au-dehors le général de l'armée turque, Regeb-Pacha, et l'agha des janissaires poursuivaient leurs avantages. Les palissades et les barrières étaient brisées, ils se trouvèrent bientôt devant

la poterne, séparés de Cazals et de ses derniers soldats par une simple porte en bois. On allait l'enfoncer à coups de haches, quand Douglas s'entremet pour déterminer une capitulation. Il la dressa de concert avec le commandant français, la signa avec lui ; puis, la faisant passer au travers d'une large fente de la porte, il la fit parvenir aux pachas, la leur expliqua, et obtint d'eux qu'ils y apposassent leur sceau. Voici les termes de cette pièce :

ART. 1^{er}. — La garnison du fort sortira avec les honneurs de la guerre et emportera ses bagages. Les officiers conserveront leurs armes et leurs effets.

ART. 2. — Les malades et les blessés seront recommandés à la générosité de l'armée ottomane.»

L'original de cette capitulation resta entre les mains de Cazals.

Confiant dans l'exécution de ces clauses, trop pressé d'ailleurs par l'événement pour exiger d'autres garanties, le commandant français fit déblayer les barricades et ouvrir les portes du fort. A peine ce dernier obstacle eut-il été levé, que des flots d'assaillants tourbillonèrent dans l'étroit passage et débordèrent dans toute la citadelle. Qu'importait à cette foule sauvage, qui hurlait des menaces de mort, qu'une capitulation eût été discutée et signée ? Savait-elle seulement alors si elle avait des chefs, si elle était dans la dépendance d'une volonté supérieure ? Une ivresse de fanatisme, une soif de sang la dominaient : elle voulait tuer et piller ; faire un butin présentable de toutes ces têtes d'ennemis, à chacune desquelles une prime était affectée. Ainsi tout fut vain, ordres, prières, menaces ; la place capitulée fut traitée comme une ville prise d'assaut. Les Turcs en un instant furent partout ; à l'hôpital, où ils égorgeaient dans leurs lits les malades et les blessés ; dans les forges, où ils décapitaient leurs victimes sur les enclumes ; dans les batteries, où ils les mutilaient à coups de pelles et de pioches et les taillaient en morceaux

sur la culasse des canons ; enfin au haut des remparts, d'où ils envoyaient des patients aux Osmanlys retardataires qui noircissaient les glacis.

Au milieu de cette scène affreuse, l'agha des janissaires et Regeb-Pacha, il faut le dire à leur louange, cherchèrent bien à faire entendre une voix de clémence et de modération ; mais leurs paroles furent impuissantes. On vint égorger des Français jusque sous leurs yeux, et Cazals lui-même aurait été sacrifié par ces forcenés, s'il ne se fût accroché fortement à la robe de l'agha. Alors on reconnut que le seul moyen de sauver la poignée de Français qui restait debout, c'était de les tirer de ce théâtre de carnage. Soldats et officiers se serrèrent donc autour des dignitaires turcs, et cherchèrent à gagner l'enceinte extérieure. Ils parvinrent ainsi vers la limite de la lunette, d'où ils s'élançèrent sur les traces de l'agha qui venait de franchir le fossé. Dans ce mouvement, ils rencontrèrent encore les Turcs acharnés à leur poursuite, et plusieurs d'entre eux, près de franchir la muraille, furent arrêtés, saisis par les égorgeurs, décapités ou mutilés ensuite. Ce fut là que périt le capitaine d'artillerie Nicolas. Cazals lui-même, tombé au pouvoir de quelques Turcs, ne dut alors la vie qu'à l'intervention de l'émigré Bromley. A quelque distance, une nouvelle attaque de ces furieux augmenta le nombre des victimes, et le chef de bataillon Grand-Pair, officier loyal et brave, tomba au milieu d'une foule de cadavres. Les Turcs, l'ayant entouré, lui scièrent la tête. Cette recrudescence de barbarie avait pour cause l'explosion du magasin à poudres qui engloutit sous ses décombres une quantité innombrable d'Osmanlys. Comme tout ce qui se trouvait là périt dans la catastrophe, il serait difficile de préciser quels en furent les auteurs. On croit néanmoins que les mineurs français, acculés dans leur dernier poste, et certains d'y périr, voulurent venger tant d'assassinats par une large hécatombe d'ennemis.

Enfin, après la marche la plus périlleuse à travers le camp ottoman, le commandant Cazals et cent soixante de nos soldats arrivèrent exténués, dépouillés, à demi-nus, devant la tente du Grand-Vizir. Deux cent trente-cinq cadavres français étaient restés dans la citadelle.

Pour en finir avec cet horrible épisode, il faut dire qu'à la suite d'une longue et douloureuse captivité, fatigués par des privations de tous les genres, menacés de périr à chaque instant, un jour en butte aux spéculations d'un docteur italien, *factotum* du Pacha ; le lendemain, courant le risque de mourir de faim, parce que personne ne songeait à eux, nos prisonniers furent évacués sur Ghazah où ils devaient s'embarquer.

Toutefois, avant ce départ, le Grand-Vizir voulut avoir une entrevue avec le commandant français ; il le fit mander devant lui. Quand Cazals arriva, Youssef était dans une somptueuse tente, accroupi sur un divan de soie, et fumant sa longue pipe au milieu de jeunes officiers osmanlys qui se tenaient debout. Le dignitaire ottoman, quoique borgne, avait la figure ouverte et franche ; d'une simple place de percepteur dans la ville d'Erzeroum, il était parvenu au vizirat, et possédait alors toute la confiance du Sultan. A peine Cazals fut-il en sa présence, que le vieillard lui fit une mercuriale. « Pourquoi avez-vous osé vous défendre ? » lui dit-il. Le commandant parla d'honneur ; mais ce mot n'arrêta pas Youssef ; il poursuivit : « Pourquoi les Français ont-ils apporté la guerre à un peuple tranquille ? L'alliance de la France et de la Sublime-Porte n'aurait jamais dû être troublée. Heureusement que Bonaparte, et Kléber après lui, ont demandé pardon au magnanime Sultan. Tout s'arrangera. Ainsi vous n'êtes plus des ennemis, ajouta-t-il s'adressant aux officiers qui avaient accompagné Cazals, vous êtes des voyageurs. J'ai pitié de vous ; j'ai fait publier dans mon camp que ceux des soldats qui auraient des habillements français allassent les

porter près de vos tentes... Vous pourrez les acheter... Mon defterdâr vous donnera de l'argent.»

En effet, on distribua dix sequins à chacun des officiers, et trente au commandant. Puis le Vizir, voyant que ce dernier avait la tête nue (on lui avait volé son chapeau) : « Vous ne pouvez pas aller ainsi, dit-il, je vais vous coiffer en Osmanly. » Il fit apporter un châle de cachemire bleu et une pelisse, présida lui-même à la toilette de Cazals, et rit beaucoup de le voir ainsi accoutré. A la suite de cette entrevue, le commandant eut la visite du docteur italien, chargé par le Vizir d'une mission délicate. Sous le prétexte de faire signer la capitulation par le Grand-Vizir lui-même, il tira de ses mains cette pièce qui ne lui fut pas restituée depuis.

Le 20 pluviôse an VIII (9 février 1800), les malheureux prisonniers furent embarqués à Jaffa pour être transportés à Damiette. Dans cette longue et pénible traversée, ils furent en butte encore à toutes les angoisses de la soif et de la faim. Battus par la tempête, ils n'arrivèrent que le 26 (15) devant Damiette où ils reçurent quelques secours du brick français le *Lodi*, qui atterrait sur le Boghâz, venant de Toulon.

Le 12 ventôse (3 mars), Cazals était au Caire : son premier soin fut d'envoyer à Kléber son rapport sur la prise d'el-Arich, et comme il n'ignorait pas que des bruits calomnieux avaient couru sur son compte, il sollicita sa mise en jugement devant un conseil de guerre. Cette satisfaction lui fut accordée. A la suite d'une longue et minutieuse enquête, un jugement fut rendu le 15 prairial suivant (4 juin) : les principaux instigateurs de la révolte y étaient condamnés à mort ; mais justice entière était rendue à la fermeté et à la persévérance du commandant Cazals, comme aussi à l'héroïque dévouement des officiers et des soldats qui avaient lutté de toutes leurs forces contre une indigne trahison.»

RÉCITS DES CONTEMPORAINS.

« 2 décembre 1799. — Nous apprîmes qu'un détachement de 21 hommes du 1^{er} bataillon de la 9^e demi-brigade, stationné à el-Arich avait été pris dans une découverte à 2 lieues de ce fort, par des mamelouks ; que 3 furent tués, 5 blessés et 13 prisonniers et envoyés au grand vizir à Gaza, ainsi que les têtes des morts.

6 décembre. — Le citoyen Langlois, chef de bataillon de la 9^e à el-Arich, fut sommé de se rendre. Il refusa.

15 décembre. — Le 1^{er} bataillon de la 9^e stationné au fort d'el-Arich fut relevé par le 1^{er} bataillon de la 13^e et le 1^{er} bataillon vint en garnison au Caire.

9 janvier 1800. — Depuis près de quinze jours on était sans nouvelles d'el-Arich. Le général envoya 50 dromadaires dont je faisais partie pour avoir des nouvelles.

11 janvier. — Nous, détachement de dromadaires, nous arrivons le soir à une demi-lieue d'el-Arich. Nous rencontrons des Turcs sur des monticules de sable et nous apprenons, par eux, la catastrophe de la garnison. Une partie du détachement commandé par trois officiers retourna à Salihieh pour porter la nouvelle du désastre au général Kléber... L'armée, qui était instruite du carnage d'el-Arich, criait vengeance.

25 février. — Ce jour entre au Caire le 1^{er} bataillon de la 13^e, fait prisonnier à el-Arich et venant d'être échangé. Le bataillon était de 200 hommes» (1).

« Nous apprîmes que l'armée turque, s'étant approchée d'el-Arich, avait trompé la confiance de la garnison française, et rompu l'armistice. Le 8 nivôse, les soldats turcs, au bruit

(1) *Journal du capitaine François*, p. 379-386.

de la suspension d'armes, crièrent *sauva, salva*, c'est-à-dire, *paix, paix*. Les Français de bonne foi leur ouvrirent les portes du fort, et lorsque les Musulmans furent entrés en assez grand nombre, ils nous exterminèrent.

La sentinelle de la poudrière se fit sur-le-champ une résolution. Ce soldat immortel, voyant le massacre s'approcher de sa personne, met le feu à la poudrière, et le fort en masse fait la culbute. Deux mille Musulmans et quatre cents Français furent ensevelis sous les décombres. L'armée ennemie s'épouvanta si fort, qu'elle se replia sur Gaza en entraînant quelques prisonniers Français.

Le grand vizir parut outré d'indignation contre les traîtres d'el-Arich ; il protesta n'avoir pris aucune part à cette scélératesse, qu'il attribua à l'insubordination des soldats Turcs (1)».

« D'après ce qui était convenu, aucunes hostilités ne devaient avoir lieu pendant les négociations ; cependant, par des manœuvres perfides, le vizir s'empara d'el-Arich, où nous avions une garnison d'environ cent hommes d'infanterie et quelques canonniers. On a dit, d'un côté, que cette garnison s'était livrée aux Turcs malgré la fermeté du commandant Cazals ; d'un autre que les Turcs avaient pris le fort de force. Cette dernière version est la vraie, mais la force ne put être exercée que par suite des moyens que je viens de qualifier, et pour cela les Turcs ne furent pas seuls à agir.

Un événement aussi inattendu excita dans l'armée la plus vive indignation. Des plaintes sévères furent faites par le général Kléber qui menaça de rompre les négociations, mais qui pourtant se calma bientôt (2)».

(1) LATTIL, p. 112-113.

(2) RICHARDOT, *Nouveaux mémoires sur l'armée française en Égypte et en Syrie*, p. 233-234.

Le commissaire des guerres Jacques Miot ne sait pas grand'chose : « Les Turcs, dit-il, s'approchaient d'el-Arich ; ils en firent le siège, et s'en emparèrent en nivôse au moment où la garnison était occupée à parlementer. On m'a assuré que les Anglais ne purent empêcher les Turcs d'exercer la coutume affreuse qu'ils conservent de couper la tête à leurs ennemis (1) ».

« Pendant quel'on discutait les conditions de la paix, le grand vizir, conseillé par un officier anglais du nom de Douglas, fit attaquer le fort d'el-Arich en dépit du droit des gens.

« Les Anglais avaient des intelligences dans la place. Quarantevingts soldats se révoltèrent et, pendant qu'ils engageaient une lutte avec leurs officiers, ouvrirent les portes aux Turcs. Mal leur en prit du reste, car ce fut par eux que les musulmans commencèrent le massacre.

« Le colonel (*sic*) Casal réfugié dans une tour demanda à capituler pour sauver les braves soldats qui ne l'avaient point abandonné ; mais, devant le mauvais vouloir de Douglas et des officiers turcs, il organisa une défense désespérée. Sur le point de succomber, quelques grenadiers mirent le feu aux poudres et ensevelirent avec eux les Turcs et les traîtres (2) ».

« Les Turcs avaient mis le siège devant le fort d'el-Arich, où commandait le chef de brigade (*sic*) Casal, officier intrépide et expérimenté. Malgré l'armistice le siège continua. Les efforts des assiégeants s'y seraient brisés, si le brave Casal eût été secondé par sa garnison. Mais effrayée de la multitude des assaillants et se croyant abandonnée, elle refusa de combattre. Cette lâcheté fut justement punie ; en dépit de la capitulation, les Turcs, à peine entrés dans le fort, la passèrent presque tout entière au fil de l'épée ; il n'en échappa

(1) MIOT, p. 283.

(2) VILLIERS DU TERRAGE, *Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte*, p. 240 ; cité dans le *chasseur Millet*, p. 268.

que cent cinquante, grâce aux efforts des officiers anglais (1)».

« Les Turcs, campés devant le fort d'el-Arich, ignorant ou feignant d'ignorer qu'une trêve avait été conclue, sommèrent ce fort de se rendre. Il était commandé par un bon officier, le colonel du génie Cazals. Il refusa toute capitulation, et le siège commença.

Mais l'on avait parlé à la garnison de la trêve, de l'évacuation prochaine de l'Égypte ; on en concluait l'inutilité de la défense. Il se forma dans la garnison deux partis : les braves, qui voulaient, avec le commandant, défendre le poste, et les mécontents, qui demandaient la capitulation. Ceux-ci eurent l'infamie d'ouvrir une poterne aux Turcs. Une fois dans la place, les Turcs se mirent à couper la tête à tous les Français, sans distinction. Les traîtres rentrèrent dans le devoir et reprirent les armes ; tous se réunirent contre les Turcs et en tuèrent un grand nombre, mais il était trop tard, et, quand il jugea la situation désespérée, un brave homme, garde d'artillerie, nommé Triaire, s'enferma dans le magasin à poudre et y mit le feu. Le fort sauta avec tous ceux qu'il contenait, Français ou Turcs.

Cet acte de désespoir eut lieu vers le 30 décembre ; mais nous ne l'apprîmes que plus tard (2)».

« En nivôse, vers le 30 décembre, à l'attaque du fort d'el-Arich par les Turcs, quelques mécontents, furieux de ce que leur chef, le vaillant colonel Cazals, refusait toute capitulation, se laissèrent à introduire l'ennemi dans la place, en lui ouvrant une poterne, disent les uns, en lui jetant des cordes selon quelques autres. Ils en furent bien punis (3)».

(1) *Souvenirs militaires du baron Desvernois*, p. 54.

(2) *Mémoires militaires du colonel Vigo Roussillon, Revue des deux Mondes*, 1891, p. 736.

(3) VAXELAIRE, *Mémoires d'un vétéran de l'ancienne armée*, p. 172.

« Notre garnison d'el-Arich, serrée de toutes parts, et éloignée de secours, fut bientôt forcée de se rendre. Elle proposa une capitulation que l'ennemi accepta, mais qu'il viola immédiatement. La plus grande partie de nos soldats fut égorgée ; on ne respecta pas même l'officier de santé, le citoyen Barbier, chirurgien de 2^e classe, à qui ces barbares tranchèrent la tête au moment où il pensait un blessé (1) ».

« Pendant le trajet que nous fîmes au Caire, l'ennemi fit un mouvement et vint faire le siège d'el-Arich, et le prit en peu de jours. Ces barbares, ayant mis le siège devant le fort, qui est situé dans le désert, et ayant coupé toute communication que la garnison eût pu avoir avec l'armée, se disposèrent à monter à l'assaut. Mais la garnison avait demandé à capituler, n'étant pas en force pour résister à un ennemi aussi nombreux que l'étaient les Turcs devant ce fort ; car ils étaient au moins quarante mille hommes, et la garnison n'était forte que de trois cents hommes ; et d'ailleurs le fort, qui venait d'être fait, ne pouvait résister aux boulets, les murs n'étant pas encore secs ; la garnison, dis-je, ayant donc demandé à capituler, les conditions furent réglées que le lendemain le fort serait livré à l'ennemi et que la garnison en sortirait et se rendrait prisonniers de guerre. Mais, horreur ; le peu de fiance que doit avoir une nation civilisée à traiter avec une nation barbare ! Le jour que la garnison devait sortir, les portes furent ouvertes, et les Turcs, entrant en masse, commencèrent à couper les têtes des malheureux soldats qui étaient dans le fort, et prirent le commandant de la place auquel ils firent faire le tour du fort un drapeau en sa main, et lui coupèrent la tête sur une pièce de canon.

La sentinelle qui était au magasin à poudre, voyant le massacre que faisaient les Turcs de ses camarades, et attendant

(1) LARREY, *Relation*, p. 170.

le pareil sort, lâcha son coup de fusil dans une barricade de poudre qui était ouverte, ce qui fit sauter le magasin, qui était sous le bastion, sur lequel il y avait plus de trois mille Turcs qui furent ensevelis sous les ruines de ce bastion. Et beaucoup d'autres, qui se trouvèrent autour de ce bastion, subirent le même sort. Ainsi périt ce brave soldat, en vengeant sa mort et celle de tous ses malheureux camarades.

Les Turcs, épouvantés de cette explosion, prirent la fuite et tuèrent tous les Français qui tombèrent entre leurs mains, à l'exception de cent vingt hommes qui, avant, s'étaient sauvés au quartier du Grand-Vizir, auxquels il donna grâce à la prière d'un commissaire anglais qui, heureusement pour eux, se trouva sur les lieux (1)».

« Le 22 décembre, le fort d'el-Arich, défendu par 500 hommes, est investi ; le 29, la trahison de quelques défenseurs permet aux Turcs de s'en emparer ; la garnison est massacrée (2)».

Voici la version de Nicolas el-Turki : « Des troupes musulmanes vinrent sur le territoire d'el-Arich et dressèrent leurs tentes près de la forteresse où se trouvaient trois cents Français commandés par le général Casal. Quelques soldats turcs, s'étant approchés des murailles, parlèrent avec les soldats français et leur annoncèrent la paix qui venait d'être conclue entre eux ; les Français, descendant alors de la forteresse, se mêlèrent avec les musulmans, l'amitié s'établit en même temps entre le général Casal et Moustapha Pacha Arnaout ; ce dernier fut invité à venir dans la forteresse où un superbe repas lui avait été préparé. Le pacha s'y rendit avec peu de monde ; mais il avait ordonné à ses troupes d'assaillir la porte lorsqu'il y serait entré, de s'emparer de

(1) *Le chasseur Millet*, p. 154-156.

(2) BOURDEAU, *Campagnes modernes*, p. 351.

la forteresse, et de faire main basse sur tous ceux qui s'y trouvaient. Autour de cette forteresse régnait un fossé, et devant la porte était un pont de bois, que les Français éle-vaient et abaissaient avec des cordes ; lorsque le Pacha fut entré, ses troupes se précipitèrent sur la porte en poussant des cris affreux ; les Français, ne pouvant plus relever le pont, les Turcs entrèrent dans la forteresse et sabrèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Un des assiégés à la vue d'une pareille perfidie, alla en toute hâte vers le magasin de poudre, y mit le feu, et, la poudre s'enflammant, tout ce qui se trouvait renfermé dans la forteresse sauta en l'air. Ce fut un moment terrible : une foule de Turcs et de soldats français furent brûlés, et la muraille de la forteresse s'écroura du côté de la porte. Moustapha Pacha périt dans les flammes ; il ne resta qu'une centaine de Français dont s'emparèrent les Turcs qui étaient accourus en foule (1)».

M. Morier, le secrétaire de Lord Elgin, ambassadeur britannique à Constantinople, note dans son *Journal*, à la date du 16 février 1800 (il se trouvait alors à Salihieh à la suite de l'armée ottomane) :

« Nous fûmes mandés, M. Frankini et moi, par le grand vizir pour lui rendre une visite. Il se vanta pendant longtemps de la prise d'el-Arich comme du plus beau coup du monde. Il ajouta que l'empereur de Russie serait sans doute charmé d'apprendre cet événement (2)».

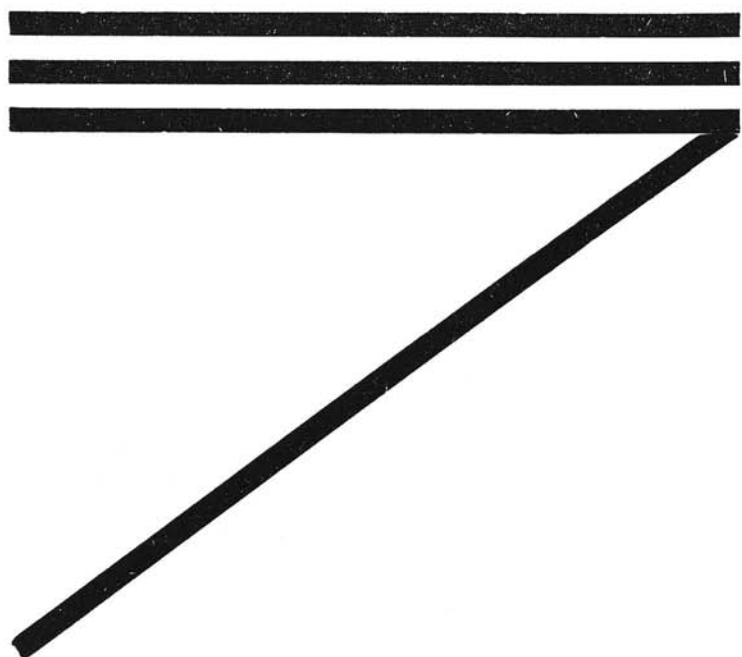
(à suivre.)

G. WIET.

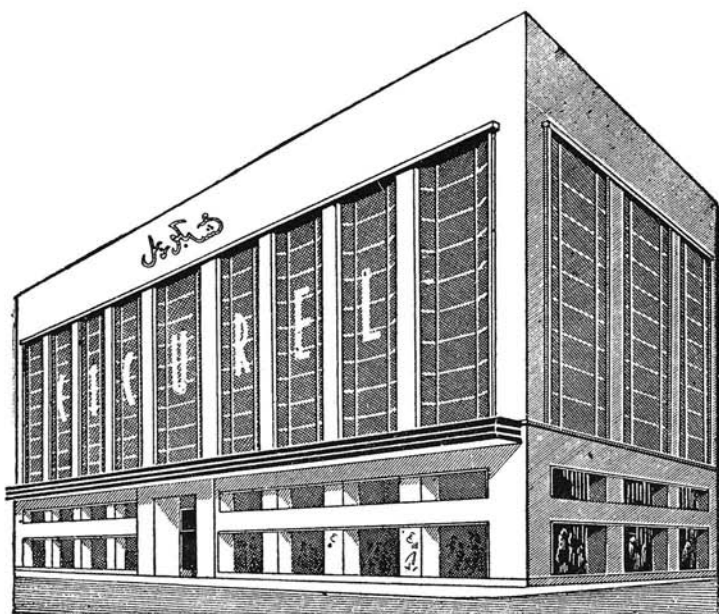
(1) NICOLAS EL-TURKI, trad., p. 161-163. — Djarbati (VI, p. 160) ne procure aucun renseignement.

(2) *Pièces diverses*, p. 414-415.

The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426

LA REVUE DU CAIRE.

Depuis 1940, et par la force des choses, *La Revue du Caire* est devenue un des centres de ralliement des Forces Intellectuelles Françaises. Son influence n'a cessé de grandir, et d'Égypte déborde aujourd'hui en Palestine, en Syrie, au Tchad, aux Indes et dans tout le Moyen-Orient.

Devant l'afflux des lecteurs, *La Revue du Caire* a fait son possible pour se montrer digne de son rôle. Elle a publié de nombreuses études littéraires, sociales, politiques, philosophiques; des poèmes, des romans, des contes signés des meilleurs écrivains de langue française.

Malgré les difficultés de toutes sortes et grâce aux soins dévoués de l'Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, sa présentation est restée la même, c'est-à-dire digne en tous points d'une grande revue.

Depuis trois ans tous les numéros de la R. d. C. ont été épuisés, bien que la revue ait mensuellement augmenté son tirage. Nous prions nos lecteurs

de s'abonner.

Ils seront sûrs ainsi de trouver leur numéro.

LA
REVUE DU CAIRE

Abonnements pour l'Égypte P. T. 400
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne
l'administration.

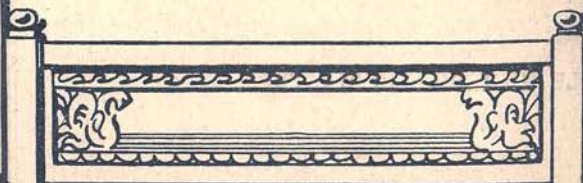
LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

N. B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.



INDIA

*LA MONTRE
ET LES BIJOUX
DE QUALITÉ*



37, Sh. Kasr-El-Nil - Cairo - Tel. 59427